

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

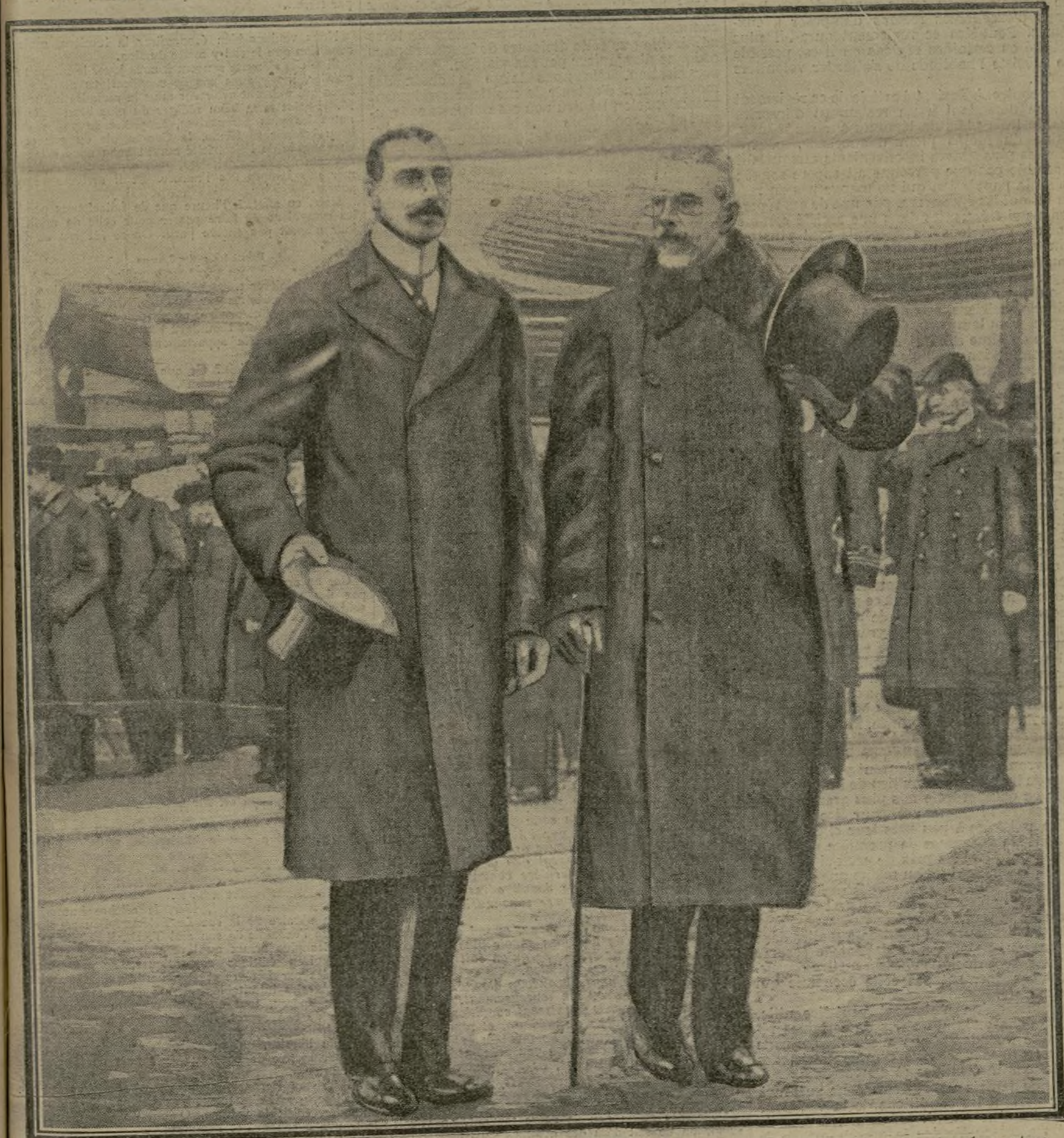
Administration: 88, Champs-Élysées, Paris
Téléphone : Wagram 57-45 et 57-47

Rédaction : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gut. 02.73 - 02.75 et 15.03
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France. Un an, 33 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Les rois de Danemark et de Suède ont, à Copenhague, une importante entrevue



En un moment où les neutres, et particulièrement les Scandinaves, sentent le besoin de se rapprocher les uns des autres, l'arrivée à Copenhague du roi Gustave V de Suède prend une grosse importance. La presse danoise accueille avec la plus vive faveur cette visite qui peut avoir de grandes conséquences. Cette photo, qui représente Christian X, à gauche, recevant le roi de Suède, avait été prise lors de la dernière visite de Gustave V à Copenhague, il y a quelques mois.

Ayuntamiento de Madrid

Pour une organisation régionale

Il faut bien en revenir là : l'actualité économique nous y force.

Le régime des deux plats accompagnés d'un potage et d'un dessert ne modifiera guère les habitudes de la majorité des Parisiens qui mangent au restaurant. Le nouveau règlement touchera à peine une partie de la clientèle des restaurants de luxe et celle des banquets. Mais les environs de la Madeleine et de l'Opéra, ce n'est pas toute la France, ce n'est même pas tout Paris, et l'heure n'est pas des banquets. La plupart des Parisiens sont gens pressés qui ne déjeunent ni même ne dînent longuement ; ils n'attendront pas la guerre pour se soumettre à une réglementation qu'ils eurent depuis longtemps d'excellentes raisons d'imposer à eux-mêmes. Peut-être ce règlement aura-t-il plus d'utilité en certaines régions où il est possible que subsiste l'habitude de s'attarder volontiers à table.

Par contre, à Paris, tel article de ce règlement qui, en défendant à un restaurant d'inscrire plus de trois plats de légumes sur ses menus, semble du moins plein d'innocence, pourra avoir les plus graves inconvénients auxquels il ne semble pas que personne ait encore songé ; et c'est la population qui ne mange pas au restaurant qui les éprouvera, par une de ces répercussions si fréquentes dans une société comme la nôtre, dont tous les éléments sont plus ou moins solidaires les uns des autres.

Que M. Herriot n'a-t-il eu la curiosité, avant de rédiger son règlement, d'aller quelquefois déjeuner ou dîner dans quelques-uns de ces grands bouillons parisiens, aux noms si variés, qu'il dut fréquenter au temps où, étudiant, il flirtait avec l'ombre de Mme Récamier ? Il eût été frappé de la consommation prodigieuse de nourritures qui se fait dans certains de ces grands halls nourriciers qui constituent bien un des aspects les plus curieux de la vie contemporaine à Paris. Un Balzac du vingtième siècle, s'il nous en naît un, devra leur faire une place dans ses scènes de la vie parisienne. Toutes les classes de la société s'y rencontrent et s'y font des politesses. Les menus de ces établissements couvrent entièrement des cartes de grande taille, où l'on peut lire les noms de sept, huit ou neuf légumes différents, à côté de ceux de viandes diverses. C'est que, si chaque client mange relativement peu, les clients y sont beaucoup, et leurs goûts sont d'autant plus divers qu'il est probable que toutes les affections de l'estomac sont représentées dans une telle clientèle à ce point variée.

Quand ces manufactures de déjeuners et de dîners, qui tiennent une si grande place dans l'alimentation parisienne, et en même temps tous les restaurants, grands, ordinaires et petits, ne pourront plus inscrire que trois plats de légumes sur leurs menus, ils s'en accommoderont d'autant plus facilement que la fabrication de leurs mets en sera simplifiée. Mais il arrivera que les grands bouillons et restaurants divers qui se ravitaillent aux halles, où ils achètent en gros, devront, quand ils n'auront plus à se fournir que de trois légumes au lieu de huit ou neuf, acheter en deux et trois fois plus grande quantité de ces trois légumes ; et, pour être plus certains de satisfaire à peu près leur clientèle, ils choisiront trois légumes de première nécessité. Il en résultera que les prix de ceux-ci subiront des hausses inattendues ou même que ces légumes manqueront sur les marchés parisiens. Et la bonne ménagère de Paris qui fait chez elle la soupe de la famille, et n'était déjà plus sûre d'avoir tous les jours du charbon à mettre dans son fourneau, ne sera plus davantage assurée d'avoir toujours quelque chose à mettre dessus. Ce n'est certainement pas cette économie qui est recherchée.

C'est ainsi qu'un règlement peut-être utile, appliqué dans certaines villes de certaines régions, avec les adaptations nécessaires, risque de causer, dans une ville comme Paris, des perturbations inattendues et dangereuses.

C'est que jamais un règlement ne suffira à changer partout les conditions de la vie, pour le résultat qu'on attend. La croyance dans le contraire a été en France la grande erreur de notre temps. C'est au nom de cette erreur, qui prétend plier jusqu'aux lois économiques à des conditions administratives partout les mêmes, qu'a été réalisée cette formidable cen-

tralisation qui ne veut tenir compte ni de la complexité de la vie moderne, ni de celle des besoins sociaux, ni de celle de la vie tout simplement.

Nous sommes actuellement dirigés par les nécessités de la guerre. Elles exercent une effroyable dictature morale qui nous commande l'économie pour ménager nos ressources, afin de pouvoir fabriquer le plus de canons et de munitions possible, extraire le plus de charbon possible de nos mines, en faire arriver le plus possible par mer, utiliser nos chutes d'eau pour nos usines et, pour les transports, nos fleuves, nos rivières, nos canaux, autant que nos routes de terre et nos chemins de fer. Elle nous commande l'économie, mais nous laisse le choix des moyens de l'organiser et celui des matières avec lesquelles il est possible de la réaliser, afin que cette réalisation en vue de la conduite de la guerre puisse être à la fois la plus utile et la plus humaine. Ces moyens comme ce choix sont variés comme l'est la terre de France, comme le sont aussi les richesses de cette terre admirable que cette dictature de la guerre nous ordonne d'organiser pour la victoire. Pour cette organisation, elle nous laisse le choix des moyens, afin d'obtenir le meilleur rendement possible, selon les lieux où ces richesses se trouvent et les conditions dans lesquelles elles y reposent. C'est ainsi que cette guerre, cause de si grands deuils et de telles ruines, nous indique, en nous donnant à chaque instant d'admirables leçons de réalisme qui sont des leçons de régionalisme, la voie qui peut nous conduire à notre enrichissement et à notre prospérité dans la paix de demain. C'est à un inestimable bien qu'il dépend de nous de faire servir le plus douloureux et le plus affreux des fléaux. Et pour nous guérir de certaines dangereuses abstractions, il n'est pas de petit exemple.

Georges LE CARDONNEL.

Ce que l'on dit

En attendant...

Les esprits parlent, les esprits ont parlé ! Et un de leurs amis a jugé à propos de m'envoyer les communications omniscientes et salutaires qu'ils fulgurent de l'au-delà sur ce globe terraque.

C'est avec une respectueuse émotion, on le pense bien, que j'ai pris connaissance de leurs révélations, lesquelles ont été bien proprement copiées à la machine à écrire, après avoir été dictées, je suppose, par un quérillon, ou par une ardoise qui s'est mystérieusement couverte de caractères alphabétiques, ou plus directement par un médium en transe, inspiré par les plus grands génies désincarnés.

Eh bien, c'est décourageant ! Toutes ces communications roulent, bien entendu, sur la guerre, et l'on s'aperçoit, à leur lecture, que les esprits n'en savent pas plus que nous sur cet important sujet. Et pourtant les plus distingués ont tenu à donner leur avis, y compris l'apôtre évangéliste saint Jean, sans compter un certain Paul-le-Légiste, que j'ignore, mais qui nous est présenté comme un conseiller de tout repos.

Leurs prophéties ont été prononcées du 6 décembre au 29 janvier, et elles n'ont pas l'air d'être mieux informées, entre ces dates, que les journaux de la même époque, dont elles ne sont guère que la paraphrase, en style amphigourique, humanitaire et platement spiritualiste. Les esprits, comme les feuilles publiques de cette période, annoncent l'invasion de la Suisse par l'Allemagne, invasion qui nous paraît à cette heure assez problématique. Mais ils ignorent totalement que le 31 janvier — deux jours après leur dernière communication — M. de Bethmann-Hollweg devait adresser à l'univers une note sur la guerre sous-marine destinée à ne point faire peur de bruit.

C'est tout de même ennuyeux, quand on prétend être saint Jean, de n'en pas savoir plus qu'Excelsior, et même de ne savoir ce qu'on sait que quelques heures après ce quotidien.

Mais cela ne m'a pas beaucoup étonné. J'ai toujours remarqué que, malheureusement, les effusions des désincarnés paraissent conditionnées par la valeur intellectuelle du médium, et reproduisent celle-ci assez exactement. Le médium est-il intelligent, ils disent des choses à peu près intelligentes. Mais si c'est un concierge, ils s'expriment comme feu Pipelet.

Pierre MILLE.

Jadis, dès qu'un peu de neige tombait, on voyait surgir oh ne sait d'où des hommes sans âge et des femmes sans manteau. Ils se rassemblaient autour de petites maisons de bois où étaient renfermés des balais. Un employé de la voirie ouvrait cette boîte, prenait les balais et les distribuait. Il distribuait aussi des raclettes de fer.

Alors les hommes et les femmes se lançaient à travers les rues, et balayaient, puis raclaient avec une sombre ardeur. D'autres jetaient du sel. En un clin d'œil ils transformaient la charmante neige blanche en une bouillie noire et dégoûtante qu'ils poussaient à l'écart avec des gestes de clowns.

Une année seulement, la neige leur résista. Chacun s'émoussa. C'était il y a sept ou huit ans. M. de Pontich, grand maître de la voirie, fut sévèrement interpellé au conseil municipal. Il répondit que la neige ne fondait pas parce qu'elle venait du Nord.

On ne sait si la neige qui est tombée hier sur Paris venait du Nord ou bien de quelque autre point cardinal. Le fait est que nul ne s'est soucié de la déterminer à fondre. Les miséreux ne se sont pas rassemblés autour des maisonnettes. Jamais les miséreux n'ont eu autant d'argent que cette année. Et, comme ils reçoivent gratuitement du charbon, ils ont pensé qu'ils seraient bien sots de mettre leurs pieds dans la neige quand ils peuvent les poser sur des chenêts.

Et puis, par ces temps d'économie, jeter le sel par terre...

Nous voulons bien économiser la lumière, mais à condition que le ciel y mette du sien.

Si le ciel s'amuse souvent à nous jouer le même tour qu'hier, il n'y aura pas de supplications ni de sanctions qui puissent avoir sur nous la moindre influence. M. Herriot aura beau rédiger du plus beau style les notes les plus persuasives, le préfet de police aura beau brandir sa férule, la Compagnie du gaz et la Compagnie de l'électricité auront beau nous déléguer des contrôleurs autoritaires, nous serons obligés d'allumer nos lampes dès l'aurore. Et il arrivera ce qui pourra.

Hier, en effet, à l'heure que de fallacieuses pendules essayaient de faire passer pour celle de midi, le jour n'avait pas encore paru. On se fût cru en Laponie.

Parmi les petits Lapons
Buvant l'huile des poissons.

Les cuisinières trébuchaient dans l'antichambre. On perdait les assiettes sur la table. On ne pouvait ni lire, ni écrire, ni coudre, ni travailler d'aucune sorte. Un jaune et épais brouillard couvrait les maisons, et pénétrait dans les appartements par les fentes des fenêtres.

Qu'avons-nous fait ? Ce que vous auriez fait vous-mêmes. Nous avons tourné, en gémissant, nos commutateurs. Nous avons dépensé deux, trois, quatre, dix hectowatts chacun.

Contrôleurs, puissants maîtres, arbitres du jour, ne serez-vous pas un peu indulgents, à la fin du mois, quand vous vérifierez les compteurs ? Ou bien nous punirez-vous d'avoir tenté de voir clair en plein midi ?

La question du nez.

Dans les petits salons où la beauté péniblement s'élabore (ne cherchez pas : ceci prétend désigner les Instituts de Beauté) la question, la seule question est maintenant celle-ci :

— Eh bien ! et ce nez ?

Car on arrive à protéger les mains. On ne s'occupe pas des pieds. Les joues se tirent d'affaire toutes seules. Les oreilles évitent la gerçure en se cachant sous des "guichets", le menton s'enfouit dans les fourrures, la bouche est recouverte d'un enduit protecteur. Mais le nez ne connaît pas de défense. C'est un maladroît. Il rougit pour un rien. Il pleurniche. Il est insupportable.

— Eh bien ! et ce nez ? Comment va votre nez, madame ?

Il va mal, hélas ! le célèbre petit nez des Parisiennes. De grosses dames s'empressent, le massent, le soignent, le poudrent, le couvrent de crème.

— Demain, disent-elles, demain il ira mieux.

Mais, à la première bise, le nez recommence ses impolitesses. Il joue les grognards. Il veut faire, cet embusqué, celui qui est sur le front.

On sait qu'un certain bibliophile, seulement désigné par les initiales T. B., va vendre jeudi ses plus beaux livres à l'hôtel Drouot. M. Tristan Bernard a écrit la préface du catalogue. C'était le plus petit service qu'il pût rendre à T. B.

Nous avons rencontré, hier, le célèbre humoriste chez un libraire de la rue Le Peletier. Peu soucieux de suivre l'exemple de son ami T. B., il achetait des livres, les plus beaux qu'il pouvait dénicher sur les rayons. Des éditions romantiques, soigneusement imprimées par Lefèvre et Renouard, galamment habillées par les inimitables relieurs de ce temps-là.

Après aperçu, tout en haut, près du plafond, un volume de bon aspect, il n'hésita pas à monter sur une échelle pour l'atteindre, malgré les représentations du libraire, qui se flattait de n'être pas assez sot pour mettre de bons ouvrages hors de la portée des amateurs.

M. Tristan Bernard, ayant enlevé son chapeau et sa pelisse, gravit dignement les échelons, et, sans rien entendre, saisit le volume. C'était un Quintilien. Il le trouva à son gré et l'emporta.

Si T. B. fait une nouvelle vente l'année prochaine, nous y retrouverons peut-être le Quintilien. Mais ce n'est pas sûr. M. Tristan Bernard nous a dit, en effet : "Un bibliophile ne vend ses livres que lorsqu'il s'aperçoit qu'il les lit."

LE VEILLEUR.

Le double jeu de l'Allemagne

L'effet produit dans le monde entier par la rupture des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et l'Allemagne a été immense. Venant si peu de temps après la tentative d'intercession de M. Wilson et son message au Sénat, il apporte la preuve que l'empire allemand n'est pas un Etat que l'on puisse mettre sur le même pied que les autres, avec qui on puisse vivre et traiter comme avec les autres.

Le président Wilson, à son tour, par la déclaration du blocus sous-marin, la violation des engagements pris, l'insulte faite aux Etats-Unis et à lui-même, aura ressenti et compris que l'Allemagne formait une monstrueuse exception dans l'humanité. Il aura fait lui-même cette expérience. Et, à cet égard, ce qui est sa décision particulièrement éloquente, en dehors de sa haute portée politique, c'est le pouvoir de démonstration qu'elle aura pour le monde entier. Ce qui en rehausse encore la noblesse et la grandeur, c'est que le président aura traduit de la manière la plus éloquente l'humiliant démenti que l'Allemagne, dans son arrogance, est venue donner aux idées qu'il exposait naguère encore sur une sorte d'égalité entre les deux groupes de belligérants.

L'Allemagne ne pourra manquer d'éprouver un singulier malaise à se voir mise au ban du genre humain par l'appel du président Wilson à la protestation des neutres. Sans doute elle essaiera d'atténuer le coup. Déjà, M. Zimmermann se fait bénin, bénin et plaide les circonstances atténuantes. L'Allemagne prétend que les Etats-Unis « interprètent mal les mesures allemandes ». Elle invoque hypocritement la « nécessité » qui l'a obligée à recourir aux mesures extrêmes. Elle suggère qu'il y a des accommodements avec le ciel. « Des négociations sont actuellement ouvertes entre les départements intéressés, dit un radiotélégramme parti de la tour de Nauen à destination de l'Amérique, sur les concessions nouvelles que l'Allemagne pourrait faire en présence de certains besoins économiques urgents de quelques Etats neutres, sans compromettre l'obtention du résultat visé par la guerre sous-marine allemande. »

Ces réserves, ces réticences n'empêchent pas que les neutres doivent cruellement souffrir du blocus sous-marin. La Suisse, en particulier, verra son ravitaillement menacé de la manière la plus grave, puisque les voies de Marseille et de Gênes lui sont désormais fermées et qu'il ne reste que la porte d'entrée lointaine et insuffisante de Cettie. Pour les autres Etats neutres d'Europe, les difficultés et les dangers, quoique d'une autre nature, ne seront pas moindres. Tout en faisant luire à leurs yeux la possibilité de quelques concessions, l'Allemagne cherche à terroriser les peuples les plus proches de ses frontières pour parer, sans doute, à l'effet d'une protestation conforme à l'appel du président Wilson. Déjà la Hollande, le Danemark sont menacés du même sort que la Belgique et la Serbie. Ainsi, préoccupée de se faire excuser par la puissante république américaine, l'Allemagne fait sentir la dureté de son poing à des voisins plus faibles qu'elle. C'est un des témoignages les plus criants qu'elle ait donnés de sa lâcheté.

Elle n'évitera pourtant pas des protestations vigoureuses et doublées peut-être de sanctions positives, telles qu'on peut les attendre de l'Amérique latine. Elle n'évitera aussi qu'avec peine que la rupture des relations diplomatiques avec les Etats-Unis ne se transforme en état de guerre. Si son blocus sous-marin n'est pas un vain épouvantail, — et il ne l'est pas, il ne peut pas l'être, — il est inévitable que ses sous-marins, d'ici quelques jours aient coulé au moins un navire portant pavillon américain ou fait périr des citoyens de l'Union.

Le gouvernement impérial, très certainement, a envisagé le risque de guerre. Mais l'opinion allemande n'y est pas préparée. Nous verrons, si l'événement se réalise, se produire en Allemagne plus d'une manifestation de mécontentement et d'inquiétude, surtout dans les milieux si influents du haut commerce et de la banque, qui, déjà, ne voient pas sans alarme leurs relations avec l'Amérique, celle du Nord comme celle du Sud, compromises pour longtemps.

Jacques BAINVILLE.

Que feront les autres neutres ?

L'APPEL DE M. WILSON

NEW-YORK, 5 février. — Le président Wilson a envoyé aux représentants diplomatiques des Etats-Unis accrédités près les puissances neutres la communication suivante :

« Notifiez immédiatement au gouvernement que les Etats-Unis, par suite de l'annonce par l'Allemagne de son intention de renouveler une guerre sous-marine illimitée, ne peuvent que suivre la ligne de conduite indiquée dans leur note du 18 avril 1916, ou note relative au Sussex. Les Etats-Unis, en conséquence, ont rappelé leur ambassadeur à Berlin et remis ses passeports à l'ambassadeur d'Allemagne. »

« Vous direz que le président a peine à croire que l'Allemagne puisse réellement exécuter sa menace contre le commerce neutre. Si elle

l'exécute, le président demandera au Congrès l'autorisation d'employer la force nationale pour protéger les Américains voyageant paisiblement et légitimement sur les mers. Le président estime que sa conduite est entièrement conforme aux principes énoncés dans son discours au Sénat le 22 janvier, proposant une ligue mondiale pour la paix. »

« Le président croit que ce sera travailler à la paix du monde si les puissances neutres peuvent adopter une ligne de conduite analogue. »

« Veuillez me dire aussitôt quel accueil a reçu la présente communication et quelles propositions sont faites concernant la ligne de conduite. »

CE QUE SERA LA PROTESTATION DU GOUVERNEMENT ESPAGNOL

MADRID, 5 février. — Le Conseil des ministres, qui a commencé hier à étudier la réponse qu'il compte faire à la note austro-allemande sur la guerre sous-marine, tiendra un autre conseil aujourd'hui.

On pense que cette réponse sera connue demain ou mercredi au plus tard. On dit que le gouverne-



M. GIMENO

ministre des Affaires étrangères d'Espagne

ment exposera une protestation très nette contre les procédés austro-allemands de guerre sous-marine.

Mais l'impression générale dans les milieux politiques est que l'Espagne s'en tiendra à cette protestation et qu'elle continuera à demeurer dans la neutralité, en considération des intérêts espagnols et aussi, ajoute-t-on, dans l'intérêt même des autres puissances belligérantes, à l'égard desquelles elle continuera sa politique amicale.

On croit d'ailleurs que l'Allemagne va envoyer au gouvernement toute satisfaction suffisante au sujet du torpillage des bateaux espagnols Nueva-Montana et Alcoria.



M. LAURO MULLER

ministre des Affaires étrangères du Brésil

LE BRÉSIL SERAIT DISPOSÉ A SUIVRE L'EXEMPLE DES ETATS-UNIS

RIO-DE-JANEIRO, 4 février. — On déclare de source autorisée que le gouvernement brésilien considère la note allemande comme un fait entièrement nouveau devant nécessairement modifier l'attitude de tous les neutres et en particulier du Brésil, dont la politique nationale, indépendamment de toute considération continentale, a toujours été basée sur le respect rigoureux des conventions signées.

En outre, la nouvelle attitude des Etats-Unis, en tant que leader incontesté de la politique continentale américaine, a fortement impressionné M. Lauro Muller, dont l'amitié personnelle pour les Etats-Unis est aussi connue que l'amitié traditionnelle du Brésil et des Etats-Unis, consacrée pour la première fois en 1826 par l'adhésion du Brésil à la doctrine de Monroe.

Quelles que soient les raisons spéciales qui ont déterminé M. Wilson à rompre, et notamment les promesses faites et reprises aux Etats-Unis par l'Allemagne, le gouvernement brésilien considère que la situation que la note allemande lui a créée présente avec la situation créée aux Etats-Unis une simple différence de forme, mais est identique au fond.

Ces deux considérations de la politique nationale de fidélité aux traités et de politique continentale traditionnellement panaméricaine seront les bases de la réponse du Brésil à la note allemande, dont le texte sera définitivement arrêté probablement demain.

Bien que des sanctions politiques ne paraissent pas encore avoir été envisagées, on a tout lieu de croire que la protestation qui fera le fond de cette réponse constituera une pleine approbation de l'attitude des Etats-Unis.

ALORS... CE SERA LA GUERRE !

L'Allemagne n'a pas l'intention de reculer

NEW-YORK, 5 février. — M. Davis, correspondant du New-York Times à Berlin, exprime dans une dépêche sa conviction que l'Allemagne ne se laissera pas arrêter par la considération qu'il lui serait nécessaire de ménager l'Amérique, et il prévoit que la marine impériale va engager une guerre sous-marine acharnée.

ROTTERDAM, 5 février. — La Koelnische Zeitung écrit, à propos de la rupture des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et l'Allemagne :

« Ni M. Wilson, ni les membres du gouvernement de Washington ne doivent croire que la mesure qu'ils ont jugé opportun d'adopter, nous puisse faire fléchir. Notre ferme résolution d'user pleinement des moyens que nous croyons nécessaires à la victoire, est à jamais irrévocable. D'ailleurs, la déclaration de M. Wilson, tout en marquant le passage des Etats-Unis dans le camp ennemi ne signifie pas « guerre », mais seulement « menace de guerre » ; et nous pouvons dire qu'aucune de ces deux hypothèses n'est faite pour nous effrayer. Tout au contraire, nous respirons plus à l'aise maintenant, car la décision prise par M. Wilson nous laisse les mains libres et la tâche de nos sous-marins s'en trouve considérablement facilitée. »

Les préparatifs navals

WASHINGTON, 5 février. — Les mesures de défense nationale entreprises depuis les deux dernières années portent maintenant leurs fruits.

L'inventaire minutieux de tous les bâtiments de commerce ou de plaisance battant pavillon américain va être terminé sous peu ; les canons destinés à leur armement ont été répartis dans tous les

Ayuntamiento de Madrid

arsenaux maritimes. Toutes les usines pouvant fabriquer des munitions ont été aussi dûment inventoriées.

Le plan de l'état-major envisage une armée de trois millions d'hommes en cas de conflit avec une grande puissance, mais un temps considérable est naturellement nécessaire avant qu'une telle force puisse entrer en ligne. Mais la meilleure défense de l'Amérique est sa flotte.

Parmi les fonctionnaires, bien qu'on se refuse à répondre à toutes les questions à ce sujet, on est cependant d'accord pour reconnaître que la position actuelle de la flotte américaine dans le voisinage de Cuba est tout à fait opportune, quels que soient les événements futurs.

Les précautions contre les espions

WASHINGTON, 5 février. — Les départements de la Guerre et de la Marine sont prêts à toute éventualité.

Il est officiellement démenti que les Etats-Unis envisagent la saisie des bâtiments allemands internés, mais les autorités prennent des mesures sévères pour que les lois de l'hospitalité ne soient plus violées par les équipages de ces bâtiments.

WASHINGTON, 5 février. — Le gouvernement a pris les mesures les plus sévères pour empêcher le renouvellement des déprédations allemandes, telles que celles des dernières vingt-quatre heures. C'est ainsi que la machinerie du *Kronprinzessin-Cecilie*, saisi hier, est sérieusement endommagée.

Une grande vigilance est observée autour des bâtiments du gouvernement, de la Maison-Blanche et des ambassades alliées.

On sait que des agents allemands ont tenté l'impossible depuis des mois pour obtenir des informations sur la flotte de défense des ports et du canal de Panama. Des lettres d'espions au compte du gouvernement allemand ont été interceptées; elles prouvent l'offre de vente de documents importants, intéressant la défense du pays.

Les équipages des navires allemands internés ont été observés, au canal de Panama, relevant le tracé des routes qui conduisent aux points stratégiques. Les puissances centrales n'avaient pas moins de 10.000 agents en Amérique, dont 5.000 à New-York.

La liste des espions devant agir en cas de rupture entre les Etats-Unis et l'Allemagne a été saisie dans les bureaux de M. von Gel, successeur de von Papen.

La rupture avec l'Autriche ne serait pas encore un fait accompli

NEW-YORK, 5 février. — La rupture des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et l'Autriche n'était pas un fait accompli hier, car le département d'Etat n'avait pas été officiellement avisé de l'adhésion du gouvernement de Vienne à la note allemande, mais ce n'est qu'une question d'heures.

L'ambassadeur d'Autriche recevra aussitôt, lui aussi, son passeport.

D'autre part, le *Times* publie la dépêche suivante :

NEW-YORK, 5 février. — Le président Wilson désirerait que l'ambassadeur d'Autriche restât à Washington, afin que les Etats-Unis pussent conti-



LE CAPITAINE THIERCHENS

commandant du croiseur auxiliaire allemand *Prince-Eitel* que nous reproduisons d'autre part.

nuer à exercer quelque contrôle sur le traitement des prisonniers de guerre dans les territoires envahis.

M. Wilson espère que l'Autriche trouvera le moyen de ne pas adopter la même ligne de conduite que l'Allemagne.

On craint que la guerre ne soit inévitable; mais le président Wilson estime qu'il peut mieux servir la cause de l'humanité en restant en dehors du conflit.

Il est certain cependant que la neutralité américaine sera désormais à notre égard plus bienveillante.

Manifestations à New-York

NEW-YORK, 5 février. — Dans les principaux théâtres et dans les cinémas, les films français et anglais sont acclamés.

De nombreux libraires étalent à leurs devantures

les portraits des généraux français, du président de la République et de M. Briand.

Tous les gouverneurs des divers Etats envoient des dépêches enthousiastes affirmant leur patriotisme et leur union au président.

De tous côtés, de formidables mesures militaires et navales sont prises.

L'Aéro Club offre de former des escadrilles d'aviateurs.

Ce que l'on dit à Berlin

AMSTERDAM, 5 février. — Le communiqué officiel suivant a été publié par l'Agence Trans-Océan de Berlin dans la soirée du 4 février :

La nouvelle donnée par l'Agence Reuter de la rupture des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et l'Allemagne est arrivée à Berlin. On n'en a pas reçu la confirmation officielle.

L'impression générale est qu'il est regrettable que le président des Etats-Unis ait donné à la note allemande un sens que l'Allemagne ne lui donnait pas.

Les mesures allemandes n'ont pas été prises pour nuire aux intérêts des neutres; elles ont été déterminées par la nécessité que l'Allemagne a de se défendre contre des mesures ennemies contraires au droit international. Toute la responsabilité en incombe aux ennemis de l'Allemagne.

Le départ des ambassadeurs

LONDRES, 5 février. — Une note de l'Agence Reuter dit que le gouvernement anglais n'a encore reçu aucune demande de sauf-conduit pour le comte de Bernstorff et pour le personnel de l'ambassade d'Allemagne à Washington.

AMSTERDAM, 5 février. — On mande de Berlin que l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Gerard, partira probablement *via* Suisse et Espagne.

DANS LES AMBASSADES

Les représentants à Paris des Etats scandinaves attendent les décisions de leurs gouvernements

Il nous a été permis de nous rendre compte de l'émotion causée par la rupture diplomatique entre l'Amérique et les empires du centre en nous rendant auprès des ministres des pays scandinaves.

A la chancellerie de Norvège, une réserve rigoureuse est observée.

Le chancelier nous donne néanmoins lecture d'une dépêche de Stockholm, dont voici la substance :

« L'attitude des gros armateurs est calme. Ils ont décidé d'attendre les événements; la plupart ne changent d'ailleurs pas leurs dispositions antérieures. Tout le monde envisage la situation avec sang-froid. »

Mais un autre télégramme apporte cette nouvelle :

Au large du Finistère, le bateau norvégien Udin a été torpillé sans avertissement. Un officier et un matelot ont été tués.

Aux ambassades du Danemark et de la Suède, on n'a pris encore aucune décision et l'on attend les ordres gouvernementaux.

Une haute personnalité nous déclare que l'entrée en lice des Etats-Unis, après la récente intervention pacifiste de M. Wilson, crée pour les neutres un état de choses d'une gravité exceptionnelle. Il n'est pas excessif d'envisager la probabilité de nouvelles ruptures diplomatiques entre certains de ces Etats et les empires du Centre.

« Le défi allemand ne saurait intimider l'Espagne », nous dit M. Horatio Etchevarieta

Voici maintenant sur ce même sujet l'opinion de M. Horatio Etchevarieta, député aux Cortès, l'un des armateurs les plus considérables de la péninsule.

— La navigation espagnole, ainsi que je l'ai déclaré aux membres du Comité des armateurs français qui m'avaient fait l'honneur de me convier à leur conférence, nous dit M. Etchevarieta, ne saurait être interrompue sur la menace que viennent d'adresser les empires centraux au monde entier. L'Espagne doit répondre à cette insolente provocation avec énergie. Nous devons pouvoir exporter nos minerais, nos fruits et nos produits fabriqués ainsi que par le passé. Toute faiblesse de notre part entraînerait, d'abord, pour ne parler que de ce péril, la ruine sidérurgique de notre pays et affamerait immédiatement plus d'un million de mineurs.

« L'Espagne ne reçoit pas moins de 2.500.000 tonnes de charbon de l'extérieur.

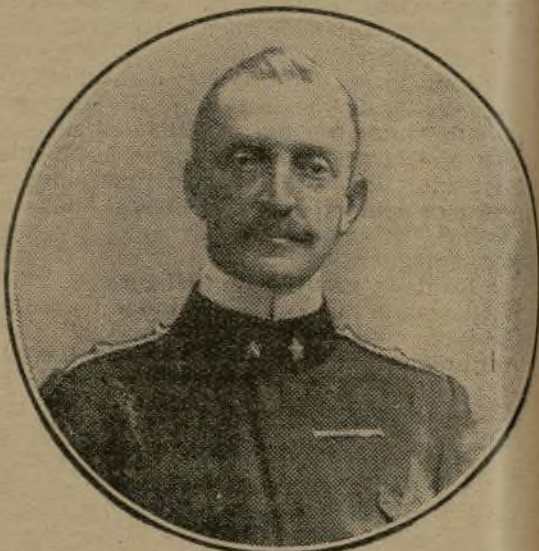
« Si le combustible venait à nous manquer, nous aurions grandement contribué, par notre passivité, au marasme de notre vie économique. L'opinion publique ne manquerait pas alors de se soulever dans un transport d'indignation tout à fait légitime.

« Il importe donc que notre gouvernement, dont l'énergie s'est nettement affirmée, poursuive ses négociations, en plein accord avec les autres puissances neutres, notamment avec les républiques sud-américaines, tendant à l'armement immédiat de notre marine marchande. Cette manière d'envisager la situation, qui ne laisse pas d'être grave, il ne faut pas se le dissimuler, sera évidemment celle du gouvernement de M. le Président Wilson, dont nous sommes les amis et les admirateurs. »

LE GÉNÉRAL NIVELLE sur le front italien

ROME, 5 février. — Le général Nivelle, commandant en chef les armées françaises du Nord et Nord-Est, a été, pendant quelques jours, l'hôte du commandement suprême de l'armée italienne. Il est arrivé le 1^{er} février dans la zone de guerre. Il est rentré aujourd'hui en France après avoir été reçu par le roi, qui lui a remis les insignes de la grande croix de l'Ordre militaire de Savoie.

Pendant son séjour sur le front italien, le général Nivelle a eu de fréquents et cordiaux entretiens avec le général Cadorna, avec lequel il a passé en revue d'une partie des troupes italiennes sur les hauteurs du Carso et remis à de nombreux officiers italiens qui s'étaient distingués dans la présente campagne des croix de guerre accordées par le gou-



LE DUC D'AOSTE

vernement de la République en témoignage de la fraternité d'armes. Le duc d'Aoste, commandant la 3^e armée, a reçu, le premier, des mains du général français la croix de guerre française.

Le général Nivelle a assisté, à Milan, accompagné des membres de la mission militaire française, à l'inauguration, dans le palais de la Bourse, de l'Exposition d'art des Alliés.

Après l'inauguration, le général Angelotti, représentant le grand quartier général italien, a offert au général Nivelle un déjeuner, au cours duquel des vœux cordiaux ont été échangés.

Le *Corriere della Sera*, commentant la visite au front italien du général Nivelle, écrit :

« On comprend facilement quelle a pu être l'importance des entretiens qui ont eu lieu entre le général Cadorna et le général Nivelle. Ce n'est pas seulement pour faire acte de courtoisie et de fraternité d'armes que le successeur de Joffre est venu visiter le front italien. Le moment est tel qu'il exige des chefs militaires de l'Entente une pleine harmonie de vues, de décisions et d'actes. Cette entrevue complète heureusement, en ce qui regarde le front italien et le front français, le récent congrès de Rome. »

COMMUNIQUES OFFICIELS

du LUNDI 5 FEVRIER (917^e jour de la guerre)

14 HEURES.

AU SUD DE LA SOMME, un coup de main ennemi, dirigé hier en fin de journée sur nos tranchées de la REGION DE BARLEUX, a été repoussé. L'ennemi a subi des pertes sensibles et a laissé des prisonniers entre nos mains.

Au cours de la nuit, nous avons réussi, sans aucune perte, plusieurs incursions dans les lignes ennemies, notamment dans LE SECTEUR DES CHAM-BRETTES, AU NORD-OUEST DE PONT-A-MOUS-SON ET EN ALSACE. Nos reconnaissances ont ramené du matériel et des prisonniers, dont un officier.

Nuit calme partout ailleurs.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la nuit du 2 au 3 février et dans la nuit du 4 au 5, nos escadrilles ont bombardé LE CHAMP D'AVIATION DE COLMAR (ALSACE), LES USINES MILITAIRES DE RUMBACH, LES GARES DE CHAUNY, HAM ET APPILLY. Un incendie a été constaté dans les bâtiments de cette dernière gare.

23 HEURES.

Journée relativement calme.

Un coup de main sur les tranchées allemandes au REICHACKERKOPF (OUEST DE MUNSTER) nous a permis de faire seize prisonniers et de capturer une mitrailleuse.

DERNIÈRE HEURE

La Suisse a déjà répondu à l'appel de M. Wilson

ELLE VEUT RESTER STRICTEMENT NEUTRE

GENÈVE, 5 février. — La note que le président Wilson a adressée aux puissances neutres pour les inviter à adopter une ligne de conduite analogue à celle des Etats-Unis est parvenue, dans la journée d'hier, au gouvernement suisse. Le Conseil fédéral s'est réuni, ce matin, en séance extraordinaire pour en examiner les termes et arrêter le texte de sa réponse.

Celle-ci a été immédiatement transmise à M. Wilson, mais elle ne sera livrée à la publicité que lorsqu'elle sera parvenue à la Maison-Blanche.

La presse estime qu'elle ne peut être que négative.

Le *Bund* de ce soir écrit, à ce propos :

A notre avis, qui est certainement partagé par le peuple suisse tout entier, le Conseil fédéral ne se départira pas de la plus stricte neutralité, qui est le principe fondamental de la politique suisse, et qui est pour tous une question de vie ou de mort. La Suisse est, à cet égard, dans une autre situation que les Etats-Unis d'Amérique.

L'ALLEMAGNE CÈDE SUR LE POINT DES MARINS AMÉRICAINS PRISONNIERS

LONDRES, 5 février. — Suivant un télégramme de La Haye à l'*Exchange*, le gouvernement allemand a annoncé hier à M. Gerard qu'il avait décidé de remettre en liberté les matelots américains capturés dans l'Atlantique et amenés sur le *Yarrowdale* à Swinemunde.

Depuis leur arrivée en Allemagne, ces hommes étaient détenus dans un camp.

LA QUESTION DU RAVITAILLEMENT DE LA BELGIQUE

WASHINGTON, 5 février. — Les opérations et expéditions de la Belgian Relief Commission sont suspendues, et les navires qui sont dans les ports américains, argentins, indiens et européens ont reçu des instructions d'y rester provisoirement.

M. Hoover, président de la commission, espère que celle-ci pourra reprendre ses opérations bientôt. Il confirme qu'entre temps les membres de la commission actuellement en Belgique resteront à leur poste.

LES INTRIGUES DU PRINCE DE RATIBOR

MADRID, 5 février. — Aux efforts de la presse germanophile pour prévenir les inévitables protestations contre le blocus, ou tout au moins en atténuer l'effet, le prince de Ratibor a jugé utile de joindre son action personnelle et décidé de convaincre quelques hautes personnalités politiques des bonnes intentions du gouvernement qu'il représente.

MM. Maura, Dato et La Cierva ont tour à tour reçu la visite de l'ambassadeur d'Allemagne, qui leur a, paraît-il, exposé les raisons auxquelles a obéi l'Allemagne en décrétant le blocus.

L'intervention directe du prince de Ratibor auprès des chefs des partis de l'opposition constitue, ainsi que le fait remarquer *El Pais*, un manque d'égards aussi bien vis-à-vis du gouvernement, seul qualifié pour apprécier la note allemande et y répondre, que vis-à-vis de l'opinion du pays, qui a accordé à ces derniers son entière confiance.

LE BLOCUS ALLEMAND

MADRID, 5 février. — La situation des îles Canaries, déjà grave avant la déclaration du blocus par l'Allemagne, est actuellement désespérée. Le port de Las Palmas est complètement paralysé ; certains articles de première nécessité sont absolument défectueux, et le prix du pétrole, du savon, de l'huile et de la farine a augmenté de 150 0/0. Le pain se vend 1 peseta le kilo. La population sans ressources et sans travail est réduite à demander l'aumône.

Des démarches ont été faites auprès du gouvernement pour demander que les navires transatlantiques qui se rendent aux Etats-Unis fassent escale à Las Palmas et complètent leurs cargaisons avec les produits du pays.

Le roi de Suède a quitté le Danemark

COPENHAGUE, 5 février. — Le départ du roi Gustave de Suède a eu lieu hier, à 1 h. 30. Les autorités réunies à l'embarcadere ont pris congé du roi qui a été accompagné à bord du croiseur par le roi Christian.

Surprenantes déclarations de M. Zimmermann

Le secrétaire aux Affaires étrangères de l'Allemagne ne voit pas de paroles « hostiles » dans le message de M. Wilson.

AMSTERDAM, 5 février. — Le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères Zimmermann a fait au représentant de l'agence Transocean les déclarations suivantes, dont les termes conciliants contrastent singulièrement avec le ton arrogant de toute la presse allemande :

« Nous regrettons la mesure prise par le président Wilson, d'autant plus vivement que contrairement à toutes les conditions et à tous les principes du droit international, nous ne jouissons pas de l'usage de communications régulières et rapides avec le monde transatlantique ».

« Nous nous rappelons aussi qu'au cours de cette guerre, les diplomates des Etats-Unis ont représenté avec habileté et beaucoup de succès en plusieurs pays ennemis les intérêts de l'Allemagne. C'est pourquoi, à défaut d'autres documents officiels, nous avons examiné soigneusement le texte du discours du président ».

« N'ayant nous-mêmes aucune raison d'inimitié à l'égard des Etats-Unis, et nous rappelant les sentiments traditionnels qui ont régné entre les deux pays, pour ainsi dire depuis les premiers jours de l'existence des Etats-Unis, nous apprécions que, dans le message, tel qu'il nous a été transmis par l'agence *Reuter*, nous ne trouvons pas de paroles hostiles, que le président certifie qu'il « ne désire pas de conflit hostile » avec l'Allemagne, et je puis ajouter que nous apprécions beaucoup cette affirmation, ainsi que diverses autres contenues dans le discours, et que, à ce sujet, nous partageons les espoirs du président Wilson, bien que nous ne puissions, jusqu'à un certain point, comprendre les raisons qui ont poussé le gouvernement américain à prendre cette attitude ».

« D'autre part, nous espérons que le président Wilson reconnaîtra dans la même mesure les raisons qui nous ont déterminés à prendre notre décision ».

M. Taft réclame le service obligatoire

NEW-YORK, 5 février. — Dans un discours prononcé hier à Brooklyn, M. Taft a demandé l'établissement du service militaire obligatoire aux Etats-Unis. Les conscrits seraient astreints à une année de service entre les âges de 19 à 24 ans. M. Taft, parlant en qualité de président de la Ligue pour la paix obligatoire, a déclaré qu'il donnait à M. Wilson tout son appui.

Ce journal est décidément kolossal !

BALE, 5 février. — On mande de Berlin que l'embourgeoisement de la ville par la neige est tel que le *Bertiner Tageblatt* a dû recourir à quatre éléphants de la ménagerie Hagenbeck, avec leurs cornacs hindous, pour transporter le papier entre la gare et l'imprimerie du journal.

NOUVEAUX SUCCÈS BRITANNIQUES EN MÉSOPOTAMIE

LONDRES, 5 février. — Communiqué officiel de Mésopotamie :

Notre cavalerie a atteint un point de la rive droite du Tigre, à 40 kilomètres à l'ouest de Kut-el-Amara, en face de la base avancée turque, dans la nuit du 2 février.

Les transports de l'ennemi sur la rivière ont été bombardés.

Nous avons pris le 3 février, à l'ouest de la jonction de l'Hai et du Tigre, trois rangées successives de tranchées ennemies sur un front d'environ 600 mètres et sur une profondeur de 350 mètres que nous avons consolidées en dépit de quatre contre-attaques. Les pertes ennemies ont été très sévères dans ces combats.

Nous contrôlons maintenant sur une assez grande distance l'embouchure de l'Hai, en face de Kut-el-Amara, où nous avons coulé des pontons ennemis le 3 février.

Le communiqué belge

Au cours de la nuit du 4 au 5 février, les Belges ont fait sauter un petit poste ennemi au nord de la MAISON DU PASSEUR. Activité d'artillerie soutenue durant la journée du 5 février.

LES OPERATIONS des Alliés

Sur le front occidental, les reconnaissances continuent et sont particulièrement actives dans les régions de l'Ancre, de la Somme, de Verdun et des Vosges. On remarquera que celles de l'ennemi lui coûtent toujours des pertes sensibles ; les nôtres atteignent leur but sans que nous ayons à les payer de pareils sacrifices. C'est l'indice de la supériorité de nos méthodes de préparation. Sans doute il ne s'agit que d'opérations locales et de brève durée. Mais ces mêmes méthodes ont fait leurs preuves devant Verdun, où nous avons repris en quelques jours des positions que les Allemands avaient mis des mois à nous arracher par des assauts meurtriers.

En Courlande, une nouvelle attaque allemande a été repoussée à l'est de la route de Kalntzem à Schlock. Une autre tentative a échoué sur la rive gauche de la Dvina, devant Linden, à 15 kilomètres en aval de Friedrichstadt.

Sur le front italien, on signale une recrudescence des actions d'artillerie sur le Carso, à l'est de Monfalcone : c'est là une partie en retrait de la ligne largement débordée au nord par les positions que nos alliés ont conquises de Doberdo à Kastanievizza. Ce n'est pas de ce côté qu'une offensive peut être tentée par l'ennemi avec quelque chance de succès.

Jean VILLARS.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE DU 5 FÉVRIER 1917

Trois raids ennemis tentés la nuit dernière et ce matin sur le front de la Somme ont été repoussés. Un certain nombre de prisonniers sont restés entre nos mains.

Une opération secondaire a été exécutée avec un plein succès la nuit dernière au nord-est de Gueudecourt. Nous avons occupé environ cinq cents mètres de tranchées, capturé une mitrailleuse et fait soixante-dix prisonniers, dont deux officiers. Deux contre-attaques ont été rejetées au cours de la nuit.

Des détachements ont pénétré la nuit dernière dans les lignes allemandes en trois points, vers Bouchavesnes, Pys et Grandcourt.

L'ennemi a dirigé, au cours des dernières vingt-quatre heures, quatre contre-attaques infructueuses sur notre nouveau front à l'est de Beaumont. A la suite de nos raids et de ces contre-attaques, nos positions se sont trouvées consolidées, et trente-neuf nouveaux prisonniers, dont un officier, sont restés entre nos mains.

Un détachement qui avait réussi à atteindre nos lignes, hier matin, au nord-est de Vermelles, a été aussitôt rejeté. L'ennemi a fait exploser ce matin une mine en face de La Bassée.

Au cours de combats aériens, trois avions allemands ont été abattus hier. Six autres contraints d'atterrir avec des avaries. Un des nôtres n'est pas rentré.

LE COMMUNIQUÉ RUSSE

PETROGRAD, 5 février. — Communiqué officiel :

FRONT OCCIDENTAL. — Au nord-est de Kalntzem, dans la région de Riga, l'ennemi ayant pris l'offensive a été rejeté dans ses positions.

Dans la région de Linden (nord-ouest de Friedrichstadt), des détachements allemands qui tentent de prendre l'offensive ont été aussitôt dispersés par notre feu.

FRONT DU CAUCASE. — Aucun changement.

Un avion allemand a atterri près de Postalwa.

FRONT ROUMAIN. — Fusillade et patrouilles d'éclaireurs.

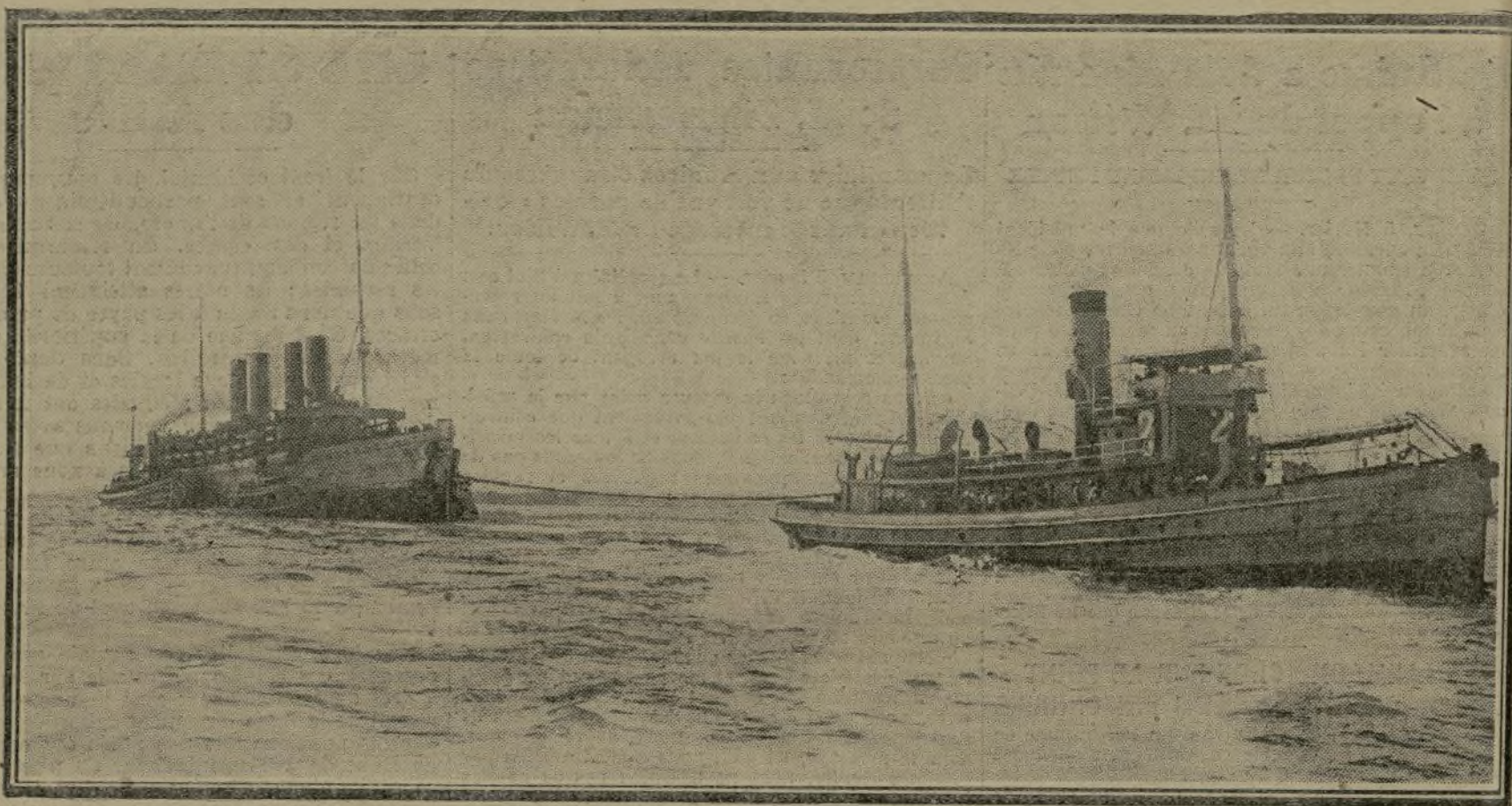
LE COMMUNIQUÉ ITALIEN

ROME, 5 février. — (Commandement suprême). — Quelques actions d'artillerie ont eu lieu sur le front du Trentin. Notre feu a dispersé des détachements ennemis sur le plateau de Tonzza. Dans le haut Degano, dans la nuit du 3 au 4 février, après un bref mais violent feu d'artillerie contre nos positions entre le mont Navagiust et la Forcella d'Ombiadet, un détachement ennemi qui essayait de faire irruption a été aussitôt rejeté.

Sur le front de Giulie, l'activité ennemie contre nos lignes s'est poursuivie hier sur le Carso, depuis la cote 114 jusqu'à la plaine de Deserto (Lisert).

Notre artillerie a réagi avec vigueur et a provoqué des incendies au nord de Duino.

Les navires allemands internés en Amérique ont été mis en sûreté



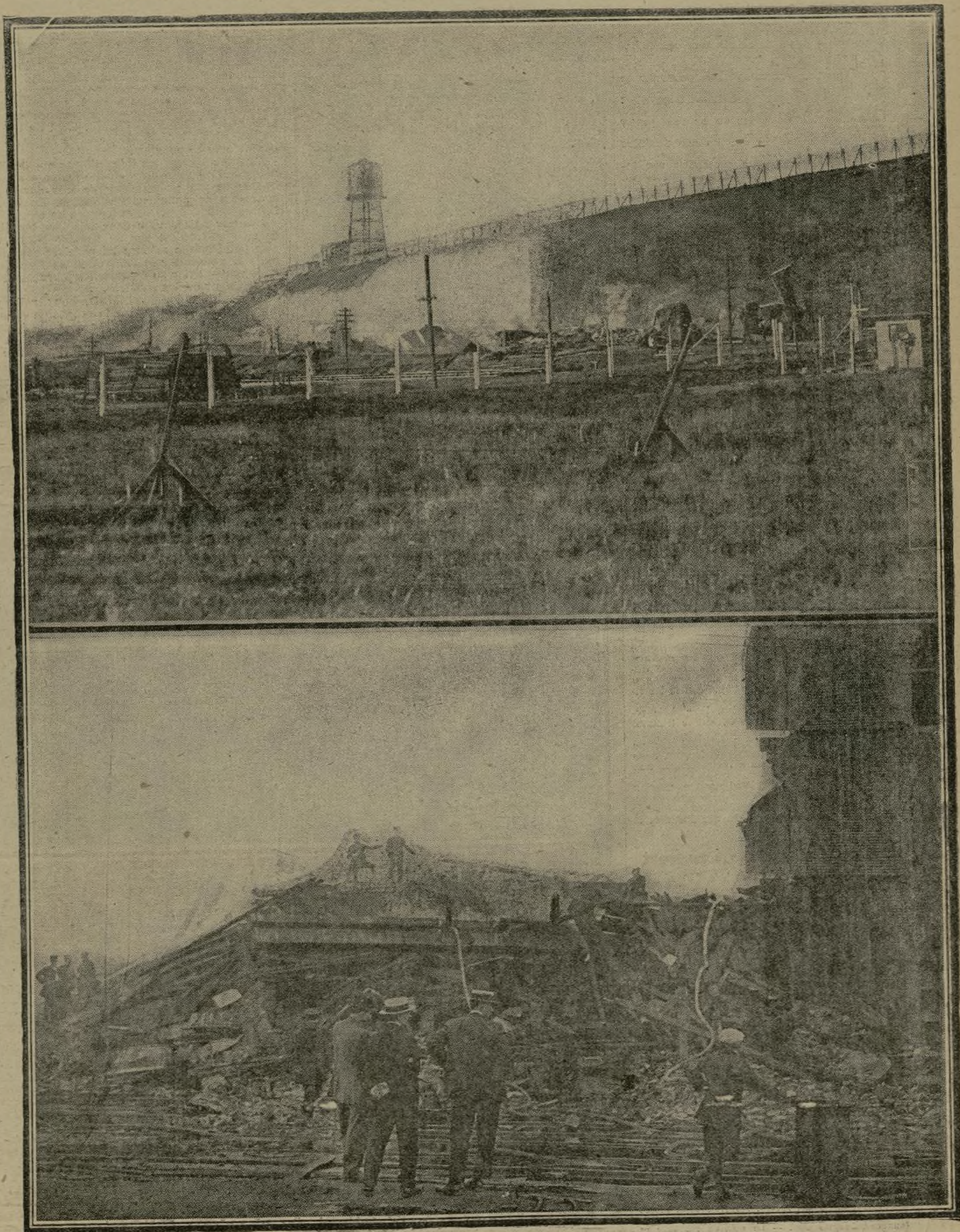
La véritable flotte des navires marchands allemands et austro-hongrois internés dans les ports américains représente une valeur de plus d'un milliard. Pour éviter les évasions, plusieurs de ces navires ont été récemment conduits à Philadelphie. Voici l'un d'eux, le croiseur auxiliaire « Prinz Eitel Friedrich », remorqué et escorté par des bateaux américains

L'enquête relative au scandale financier dans lequel trempa Bernstorff



L'enquête ouverte le mois dernier en Amérique au sujet du scandale financier dans lequel a été compromis le comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne, a révélé que des renseignements confidentiels fournis par celui-ci avaient permis à certains boursiers de réaliser des gains scandaleux. Voici un instantané pris pendant les déclarations des intéressés.

Les derniers attentats criminels des Allemands aux Etats-Unis



Les Allemands n'avaient pas attendu la rupture officielle de l'Amérique avec leur pays, pour essayer d'arrêter même par des crimes les envois de munitions faits aux Alliés. Voici leurs plus récents attentats: 1° Les ruines de l'importante poudrerie de Kingsland, dans l'Etat de New-Jersey, détruite en décembre dernier par une explosion; 2° Une usine de Black-Tom-Island, détruite aussi par une explosion criminelle et dans laquelle cinquante ouvriers ont trouvé la mort.

TRIBUNAUX

Un agent mal inspiré

Rue Turbigo, à l'angle du boulevard Sébastopol, ces jours derniers, un rassemblement s'était formé autour d'un attelage qui venait de s'abattre sur le sol rendu glissant par la gelée.

Un poilu fend la foule, et, s'avançant vers les chevaux qui soufflent bruyamment, se met en devoir de défaire les harnais.

Un agent surgit en proférant le sacramentel : « Circulez ! Circulez ! »

— Laisse-moi, riposte le poilu, tu ne sais pas y faire, tu t'y prends comme un...

Et ici une épithète qui lui est devenue familière après vingt-deux mois de front.

Furieux l'agent vit dans cette expression une insulte, qui, pourtant, n'était pas dans la pensée du poilu.

N'empêche que celui-ci était poursuivi, hier, devant le deuxième conseil de guerre pour y répondre du délit d'outrage à agent. M. Becquet n'eut pas de peine à démontrer que son client, glorieux soldat ainsi qu'en témoignent ses chefs, n'a pas voulu offenser l'agent.

Le conseil acquitta le poilu, Louis Dollé, âgé de quarante ans.

Trafic d'influence

Par défaut la dixième chambre correctionnelle avait condamné, en octobre dernier, MM. Guillaume Rouget et Henri de Lamont à 5 ans de prison et 10.000 francs d'amende chacun. Tous deux étaient poursuivis sous l'inculpation de trafic d'influence. Par l'intermédiaire de M. Rouget, importateur de charbon, M. Rabarys, installé à Paris depuis les hostilités, avait été mis en relation avec M. de Lamont, attaché au service extérieur de l'exportation du charbon au ministère du Commerce. M. Rabarys avait obtenu de l'attaché la promesse d'obtenir la licence nécessaire à la livraison de charbon venant d'Angleterre. M. de Lamont avait exigé 10.000 francs pour le prix de ses démarches. Toutefois il s'était contenté de 5.000 francs remis sous enveloppe. Hier, sur opposition, l'affaire revenait devant le tribunal. Seul M. Rouget se présenta à l'audience. M. de Lamont avait écrit au président pour solliciter l'indulgence du tribunal. Il invoquait que dès le lendemain de sa condamnation il avait obtenu d'être versé du service auxiliaire dans le service armé.

Le tribunal a condamné M. Rouget à 18 mois de prison et 10.000 francs d'amende. Quant à M. Henri de Lamont, il a été débouté de son opposition.

La surprise du poilu

Pour l'exploitation d'un cinéma, une Société avait acheté, en décembre dernier, un immeuble sis 67, boulevard Saint-Marcel. Il fut immédiatement procédé aux travaux de démolition nécessaires pour l'installation du nouvel établissement.

Et quelle ne fut pas la stupéfaction du soldat Salel, du 25^e d'artillerie, qui, blessé à Bouchavesnes, venait passer chez lui son congé de convalescence, de trouver son appartement ouvert à tous les vents. Sa malheureuse femme grelottait auprès d'un poêle effondré sous les gravats. L'artilleur s'en fut incontinent demander à la Société propriétaire du cinéma de lui trouver un logement où il pourrait avec sa femme se mettre à l'abri contre les rigueurs d'un hiver exceptionnel.

La Société promit, mais n'en fit rien. Hier, à la requête de Salel, la Société était citée devant le tribunal des référés.

Après plaidoirie de M^e Gougenheim, le tribunal ordonna à la Société propriétaire de l'immeuble de fournir, dans les vingt-quatre heures, un logement convenable aux époux Salel.

« A défaut d'exécution, précise l'ordonnance, mission est donnée à M. David, administrateur judiciaire, de recevoir et d'exiger de la Société une somme suffisante pour assurer le logement jusqu'à la fin des hostilités et durant les six mois qui suivront. »

Rochette réclame son envoi au front

Le général Vaultier, commandant la 10^e région, vient de recevoir de Rochette une lettre dans laquelle celui-ci demande à être envoyé au front.

La faveur qu'il sollicite, expose-t-il, a été accordée à de nombreux condamnés de droit commun. « Ce serait pour moi, ajoute l'ex-banquier, l'occasion de me réhabiliter. Qu'il me soit permis d'insister pour que l'on ne me refuse pas cette grâce. »

Le ministère de la Justice, compétent en l'occurrence, après que cette requête lui aura été transmise par le ministère de la Guerre, fera connaître sa décision.

TIRAGE FINANCIERS

Ville de Paris. Emprunt de 1875. — Le numéro 357015 sera remboursé par 100.000 francs ; le numéro 37611 par 50.000 fr. ; le numéro 57998 par 10.000 fr. ; le numéro 235526 par 10.000 fr. ; le numéro 374682 par 10.000 fr.

Les numéros 25785, 68082, 236679, 428953 sont remboursés chacun par 5.000 francs.

Emprunt de 1912 3 0/0. — Le numéro 229149 sera remboursé par 50.000 francs ; le numéro 433412 par 10.000 fr.

Les numéros 237958, 417670, 573977, 589976, 610635 sont remboursés chacun par 1.000 francs.

Obligations Communales 1879. — Le numéro 813729 sera remboursé par 100.000 francs ; le numéro 596858 par 25.000 fr.

Les numéros 11004, 95305, 129236, 314452, 886682, 914831 sont remboursés par 5.000 francs.

Obligations Communales 1880. — Le numéro 125284 sera remboursé par 100.000 fr. ; le numéro 646508 par 25.000 fr. ;

Les numéros 304108, 573299, 701306, 733767, 975693, 985500 sont remboursés par 5.000 francs.

Obligations Communales 1891. — Le numéro 260790 sera remboursé par 100.000 fr. ; le numéro 442547 par 10.000 fr. ; le numéro 345714 par 5.000 fr.

Obligations Communales 1899. — Le numéro 439164 sera remboursé par 150.000 fr. ; le numéro 295685 par 5.000 fr.

Obligations Foncières 1909. — Le numéro 634511 sera remboursé par 100.000 fr. ; le numéro 11109 par 10.000 fr.

Les numéros 170406, 235235, 284223, 704340, 817506, 916097, 941191, 124848, 1371759, 1378952 seront remboursés chacun par 1.000 fr.

M. ET M^{me} AUGUSTE RODIN



L'illustre sculpteur, ainsi que nous l'avons dit, vient de se marier à l'âge de 77 ans. Il a même consenti à recevoir un de nos collaborateurs, au lendemain de la cérémonie qui s'était passée à Meudon. Voici une photographie du maître et de Mme Rodin, née Rose Beurre.

L'avance de l'heure légale

L'Académie des sciences s'est occupée, hier, de la question de l'avance de l'heure.

Le débat fut vif et démontra péremptoirement, une fois de plus, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Bien longtemps avant que l'on songeât à la proposition Honnorat, les Japonais avaient appliqué chez eux l'avance progressive de l'heure. M. Bertin nous apprend que les anciennes pendules nipponnes réalisaient, toutes seules, avance ou retard, suivant les époques de l'année. C'est au lendemain de leur révolution, en 1868, que les Japonais renoncèrent à cette pratique.

M. Bigourdan, à son tour, affirma que les Babyloniens se préoccupaient de cette même question des heures de jour : sans souci de leur durée, ils les visaient en douze parties égales. En hiver, les heures étaient courtes, et longues en été.

Avancer ou retarder deux fois l'an les aiguilles de sa montre n'est pas du goût de M. Le Cornu.

Un point que la mesure lui paraisse sans intérêt, mais il voudrait que l'opération se fit sans brutalité : augmenter ou écourter les journées de 30 secondes, suivant les solstices.

Le secrétaire perpétuel, M. Darboux, rallia finalement tous les suffrages sur la proposition Honnorat dont il fit valoir les avantages, formulant pourtant d'expresses réserves sur son application, et la subordonnant à une entente entre Alliés, afin d'éviter des mécomptes possibles et graves.

ÉCOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES RÉSULTATS DE L'INITIATIVE D'« EXCELSIOR »



Hier, on a distribué du charbon à l'Opéra

Notre appel ayant pour but d'empêcher des souffrances inutiles aux malheureux qui attendent, non plus par 10 mais par 15 degrés au-dessous de zéro, de minuscules sacs de charbon a été entendu de tous côtés. Après le séminaire Saint-Sulpice et les Galeries d'Orléans et de Chartres, voici que l'Opéra vient de suivre généreusement le mouvement. La distribution a commencé hier dans un local clos et chauffé. Voici : 1^o l'entrée et 2^o la sortie de ce nouvel et luxueux abri mis à la disposition des « sans feu » par M. Jacques Rouché.

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'héritier du nom

Assis côte à côte sur le banc de pierre, devant leur ferme, le père Chevassu et sa femme laissaient passer les heures, ces heures que le deuil fait lourdes et lentes; ils ne sentaient pas la brûlure du soleil d'août. Leur regard las, dirigé vers la terre, s'égarait parfois sur les champs lointains où l'orge ondulait en vagues rousses, et sur les prés de vert velours, et sur la forêt qui dressait contre l'horizon la ligne noire et compacte des sapins. Mais ils ne voyaient pas ce qu'effleuraient leurs yeux. Sans souci de la moisson splendide, sans joie devant le radieux été, ils souffraient, profondément, silencieusement, comme souffrent les hommes de la montagne... Ils avaient appris, deux jours plus tôt, la mort du Louis, leur fils...

— On a été trop durs pour lui... murmura la vieille d'une voix tremblante.

— On ne savait pas... répondit le père.

Six ans passés, Louis s'était marié, contre leur désir, avec la Gervaise Sylvain, une simple servante de ferme, brave et belle fille, sans doute, mais de race trop basse et de trop noire misère. Les vieux n'avaient pas pardonné : orgueil de paysans riches, entêtement de jurassiens farouches. Egalement implacable en ses rancunes et rigide en sa fierté, le fils n'avait plus fait un pas vers eux, et sa vie était devenue celle d'un journalier, travaillant de l'aube au soir pour nourrir sa jeune femme, et, plus tard, son enfant. L'enfant même, les vieux ne l'avaient pas voulu connaître, et, quand il passait près d'eux sur la route, poussant, en guise de cerceau, un vieux cercle de futaie, ils se détournaient avec un frisson de colère. Puis la guerre avait éclaté. Comme les autres, le Louis avait fait son devoir, et, parti sans avoir revu ses vieux, sans leur avoir écrit jamais, sans avoir jamais rien reçu d'eux, il était mort au loin, glorieusement, en défendant cette terre de France dont il tirait son pain.

— Ah !... si on avait pu savoir !... reprit le père d'une voix douloureuse.

Les instants passaient, le temps pesait sur eux, un sourd travail agitait leurs âmes. Ils éprouvaient cette impression déchirante de l'irréparable, cette stupeur révoltée de l'être qui ne peut se soumettre au destin, et l'angoisse de l'avenir à jamais solitaire...

Brusquement, le vieux se leva.

— Tu feras la soupe pour quatre, ce soir... dit-il à sa femme sans la regarder.

Elle leva les yeux vers lui, craignant de mal comprendre... Puis, tout à coup, elle baissa la tête et se mit à sangloter. Ce qu'elle désirait, ce qu'elle n'eût osé dire, il l'avait éprouvé lui aussi, le vieux compagnon des années heureuses et des jours de douleur : la vie allait refluer, au foyer déserté !...

De sa marche lente, qu'aucune émotion n'avait jamais hâtée, le père Chevassu parcourut la longue rue du village. Ceux qu'il croisait le saluaient avec déférence :

— Beau temps pour les foins, monsieur Chevassu !

— Pas mauvais, oui... s'il ne fait pas d'orage...

— Vent du sud, monsieur Chevassu... La moisson va mûrir !...

— Oui... Le blé ne sera pas vilain...

Quand il arriva devant la maison de son fils, cette pauvre demeure où jamais il n'était entré, il s'arrêta un instant, la respiration coupée par une émotion soudaine. Il se maîtrisa, et, les dents un peu serrées, il ouvrit la porte franchement, comme un maître.

La Gervaise, assise auprès de la table, la tête entre les mains, les yeux brûlés de larmes, le regarda et étouffa un cri. Le petit Pierre, qui jouait, à genoux par terre, dans toute l'insouciance de ses cinq ans, eut peur et vint se réfugier contre les jupes maternelles, comme un oisillon effarouché.

— Je viens vous chercher, Gervaise... dit le père Chevassu d'une voix étranglée. A cette heure, on comprend mieux les choses... Au nom de celui qui est mort, on doit se pardonner... Allez au logis, Gervaise... La mère vous attend.

La jeune femme le fixa longtemps, sans répondre. Ses lèvres frémissaient, il lui semblait que tout tournait autour d'elle. Lui, tordant machinalement entre ses doigts le bord de son cha-

peau, contemplait, contre la muraille, un portrait de son fils...

Enfin Gervaise parla :

— J'irai... mon père... répondit-elle en tremblant.

Le fermier se tourna vers l'enfant.

— Il faut m'accompagner, petiot... J'ai des choses à te faire voir... Veux-tu venir ?

— Oui... monsieur... balbutia l'enfant effrayé.

— Ne m'appelle pas monsieur... Je suis ton grand-père, petiot... dit Chevassu presque humblement. Allons... donne-moi la main...

Ils sortirent et, trotant avec crainte près du grand vieillard dont le pas mesurait la terre par longues foulées, le petit Pierre levait les yeux vers lui, se demandant où il le conduisait.

Ils traversèrent un vaste pré, où l'herbe était profonde et grasse.

— Le Clos-Brocard, dit le vieux. De la riche terre... Ce sont nos biens, tout ce qui te reviendra un jour, que je te mène voir.

Et, longeant la colline, ils atteignirent des champs d'orge et d'avoine.

— Les Poncets... C'est à nous jusqu'au sapin que tu vois là-bas, et, de l'autre côté, jusqu'à la haie d'épines...

Ils inclinèrent ensuite vers le sud, suivirent un ruisseau, gagnèrent d'immenses prairies, au fond d'une combe :

— Les Mouyachets... C'est à nous aussi, et le bois qui les couronne, et les deux champs qui les bordent... C'est tout ce qu'on a en devant des maisons... Mais on en a davantage en dernier... Viens, petiot !... Il faut connaître sa terre... Il faut la connaître, et il faut l'aimer... Cinquante ans, j'ai peiné sur elle... Ton tour viendra bientôt !

Et, jusqu'au crépuscule, il mena l'enfant de pré en pré, de champ en champ. A sa douleur se mêlaient l'orgueil de sa richesse et une sorte de joie à posséder, dans son désastre, un héritier de sa fortune et de son nom. Le gamin, lassé, mais plus confiant, émerveillé aussi et comme transporté dans un songe, pesait, de toute la force de sa petite main, dans la main calleuse et puissante qui l'entraînait. Et le père Chevassu sentait monter en lui une tendresse étrange, douloureuse et douce comme une aurore d'automne.

Il était sept heures quand ils rentrèrent au logis. La table était mise. Assise dans son grand fauteuil, la vieille caressait la tête de sa bru, affalée à ses pieds, et qui, le front dans ses mains, pleurait encore, mais des larmes clémentes qui apaisaient sa peine.

— On a marché longtemps, dit le vieux. Va-t-on manger ?

— La soupe est prête, répondit la mère.

Ils s'assirent tous quatre; le père Chevassu, lentement, avec des gestes rituels, entama la miche sur laquelle, de la pointe du couteau, il avait dessiné le signe de la croix; et comme sa femme, selon l'usage, le servait le premier, d'un geste il repoussa l'assiette et montra l'enfant :

— A lui... fit-il. Moi, j'ai fini mon temps...

C'est le sien qui commence...

Auguste BAILLY.

PARIS SOUS LA NEIGE

Hier matin, la neige est tombée sur Paris, rendant la circulation de plus en plus difficile pour les voitures attelées. Quant aux automobiles, auto-taxis et voitures de livraison, leur nombre diminue de jour en jour par suite de la pénurie de l'essence qui ne peut plus être amenée à Paris par les chalands arrêtés sur la Seine.

En banlieue et dans les départements, le froid sévit, entravant même le fonctionnement des usines.

LAIT CONDENSÉ FARINE LACTÉE

NESTLÉ

En Vente chez les Pharmaciens Epiciers Herboristes

LA MARQUE PRÉFÉRÉE

BLOC-NOTES

LES COURS

— Le même jour où un service était célébré à Paris pour le repos de l'âme du roi Carlos de Portugal et du prince héritier, une messe de Requiem était dite à Sainte-Elisabeth, en présence du roi Manoël et de la reine Elisabeth.

— La Tribuna annonce l'arrivée en Italie des princes Xavier et Sixte de Bourbon-Parme, frères de l'impératrice d'Autriche-Hongrie, qui résident dans leur villa de Pianore. Les deux princes qui, avant la guerre, habitaient fréquemment Paris, sont tous les deux officiers dans l'armée belge.

BIENFAISANCE

— La seizième vente annuelle de l'Abri, 3, quai Voltaire, troisième vente de guerre pour refaire le foyer des familles réfugiées qui travaillent, aura lieu demain mercredi et jeudi 8 février, à la salle Hoche, 9, avenue Hoche, de 2 heures à 6 heures.

— Une matinée au profit des artistes français et italiens tombés au champ d'honneur aura lieu dimanche 11, au Théâtre des Champs-Élysées.

CITATIONS

— M. Maurice Double de Saint-Lambert, de l'état-major de l'U. D. 45, petit-fils par sa mère du maréchal Magnan, a été cité avec ce motif :

« Excellent téléphoniste, dévoué et courageux. S'est toujours bien conduit. A été tué le 8 septembre 1916 à son poste de combat. »

MARIAGES

— Mlle Antoinette Mahler, née Loonen, fille de M. et de Mme F. Mahler, née Loonen, est fiancée à M. Raoul Monsereau, ingénieur des ponts et chaussées, capitaine adjoint au commandant du génie d'un corps d'armée, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

— On annonce les fiançailles de M. Pierre Perrier, brigadier au 1^{er} groupe de remonte, membre du comité du Sporting Club, vice-président du Pistolet, avec Mlle Geneviève Dieller.

— A Saint-Thomas-d'Aquin, le 3 février, a été béni le mariage de M. Joseph Le Poittevin, aide-major aux armées, décoré de la croix de guerre, fils de M. Le Poittevin, professeur à l'Ecole de Droit, et de Mme Le Poittevin, avec Mlle Simone Louyot, fille de M. Emile Louyot, ingénieur des Arts et Manufactures, et de Mme Louyot.

Les témoins étaient, pour le marié : le commandant Henri Labbé, du grand-quartier général, et M. Edouard Cuq, de l'Institut, ses oncles ; pour la mariée : M. Vincent Josset, son grand-père, et M. Emile Hautdidier, son cousin.

Le Saint-Père avait envoyé sa bénédiction aux nouveaux mariés.

— De Saint-Sever on annonce les fiançailles de M. Henry Malmet de Pujo, mobilisé au 34^e régiment d'infanterie, avec Mlle Madeleine de La Tousse, fille du baron de La Tousse.

— Nous apprenons le prochain mariage de Mlle Yvonne d'Espigny Saint-Luc, fille du comte et de la comtesse Olivier d'Espigny Saint-Luc, née de La Tulloye, avec le baron Jean de Roodenbeke, fils du baron et de la baronne de Roodenbeke, décédés.

DEUILS

Nous avons eu la douleur de perdre, la nuit dernière, notre dévoué collaborateur et ami André Avèze, secrétaire de la rédaction d'Excelsior. André Avèze, qui souffrait d'une affection cardiaque, a été frappé peu de temps après avoir quitté le journal, où il venait d'accomplir sa tâche quotidienne.

Dirigé sur l'hôpital Beaujon, il rendit le dernier soupir avant d'y arriver et fut transporté dans la journée à son domicile, rue Washington.

André Avèze était entré à Excelsior à la fondation du journal. Il a également collaboré au Figaro, au Soir, à la Justice, au Gaulois, à Paris-Midi. Il ne comptait dans la presse que des amis.

Sous les auspices de François Coppée, il débuta dans les lettres en publiant chez Lemerre un volume de poésies, *Les Chants de l'amour et de la mort*. Il donna au théâtre *César*, *Salomé*, *Griboille* à la Comédie-Française (en collaboration avec M. Paul Souhonn), et à la librairie un grand nombre de romans parmi lesquels : *Un Séducteur*, *la Rosière de Mont-Quercy* et une vigoureuse étude de mœurs préfacée par le docteur Doyen. Pendant la guerre, il avait écrit le *Sol reconquis*, qui parut en feuilleton dans Excelsior, et *Martha Steiner*, relation des intrigues d'une gouvernante allemande dans une famille française.

Notre collaborateur avait épousé l'an dernier la jeune artiste bien connue, Mlle Séphora Mossé, à qui nous adressons nos condoléances émuës.

— Demain mercredi, à 9 heures 1/2, auront lieu à Saint-Pierre-de-Chaillot les obsèques de Mme Jean Dufour, femme du notaire parisien. Elle était la belle-sœur de M. Pierre Quentin-Bauchart, conseiller municipal, tué héroïquement à l'ennemi.

— Mme Léon Say, veuve de l'ancien ministre, ambassadeur et président du Sénat, est décédée à l'âge de soixante-dix-huit ans en son hôtel de la rue Frenel. Elle était la fille d'Armand Bertin et la petite-fille de Bertin aîné, qui furent tous deux directeurs du *Journal des Débats*. Mme Léon Say était une femme d'esprit supérieur et de bon conseil.

— Le comte Hubert d'Aramon, fils du marquis et de la marquise d'Aramon, vient de mourir à l'âge de vingt-six ans d'une maladie aggravée au front. Réformé en octobre 1914, il avait contracté un engagement spécial. La maladie devait l'emporter sur ses sentiments patriotiques et il est mort soudainement.

Les obsèques ont eu lieu à Aramon (Gard), au milieu de la population attristée, venue apporter ses condoléances aux malheureux parents du jeune défunt.

— M. Paul Rogues de Borda, ancien officier de cavalerie, chevalier de la Légion d'honneur, est décédé au château de Castéra (Landes).

— En l'église américaine de la rue de Berri ont eu lieu, hier, les obsèques de M. John William Klumpke, ingénieur civil, décédé à l'âge de quarante-huit ans.

— Le lieutenant-colonel Camille-Guillaume Méandre de Sugny est tombé glorieusement au champ d'honneur. Ancien chef d'état-major de la 21^e division, il avait quitté son poste pour rejoindre son arme. Il était officier de la Légion d'honneur et titulaire de quatre citations.

— Les obsèques de Mme veuve W. T. Moore, née Katharine Robinson, ont eu lieu hier, à 11 heures, en l'église de la Sainte-Trinité (avenue de l'Alma). Des prières avaient été dites auparavant au domicile de la défunte. Le deuil était conduit par Mlle Robinson, sa demi-sœur ; M. J.-B. Robinson, le docteur et Mme Blake, ses cousins.

Dans la nombreuse assistance : S. A. l'infant Louis-Ferdinand d'Espagne ; Mme Iswolsky, princesse Murat, le ministre de Norvège et la baronne de Wedel-Jarlsberg, le ministre de Roumanie, duchesse de Rohan douairière, duc et duchesse de Doudeauville, princesse Lucien Murat, duc et duchesse de Camasra, duchesse Gazioli, princesse Edmond de Polignac, duc et duchesse de La Rochefoucauld, princesses Aymon, Guy de Lucinge-Faucigny, marquise de Breteuil, duc et duchesse de Morny, duc et duchesse de Gramont, duchesse de Guiche, princesse de La Tour d'Auvergne, marquise de Noailles, princesse Philippe de Caraman-Chimay, marquise de Ganay, duchesse et Mlle de Bassano, duchesse d'Harcourt, comtesse Vera de Talleyrand-Périgord, comtesse A. de Cheigné, comte et comtesse F. de Cheigné, comte et comtesse Rehinder, M. et Mme Henry de Sincay, marquis et marquise de Mun, comtesse Tyskiewicz, lady Gordon-Cumming, comte de Gibrac, vicomte et vicomtesse R. Vigier, comte et comtesse de Fels, baron et baronne H. de Rothschild, Mme Gaston Legrand, comte et comtesse M. des Moustiers-Mérinville, baronne G. d'Adelsward, baronne de Waldner, M. et Mme Grosclaude, comte Fleury, M. Edmond Hesse, baron Th. de Berckheim, Mme du Mothier, M. Jean Beraud, M. de Navenne, M. Lionel Laroze, etc., etc.

Après la cérémonie, le corps a été déposé dans les caveaux de l'église.

THÉÂTRES

POUR PROPAGER LA MUSIQUE FRANÇAISE AUX ETATS-UNIS

Afin de répandre notre musique aux Etats-Unis, un comité vient de se fonder, grâce à la collaboration de notre délégué des Affaires étrangères, le marquis de Polignac, avec MM. Otto H. Kahn, Clarence, H. Mackay et W. K. Vanderbilt. Le comité comprend les noms du commodore Frédéric G. Bourne, de MM. James Byrne, H. P. Davison, André de Coppet, H. G. Erik, Robert Goellet, Aug. D. Juillard, Otto H. Kahn, Clarence, H. Mackay, John D. Rockefeller jeune, Charles H. Sabin, W. K. Vanderbilt, Henry Walters et Georges W. Wickersham.

Les représentations de nos opéras et de nos opéras-comiques aux Etats-Unis sont en nombre restreint et toujours les mêmes : *Faust*, *Carmen* et *Manon*, l'influence française étant sans cesse contrebalancée par la réclame des éditeurs allemands. Une opinion répandue veut que la France soit le pays de l'opéra-comique et de l'opérette, encore notre opérette est-elle détrônée par l'opérette viennoise ou anglaise. En ce qui concerne la grande musique, on se souvient à peine, là-bas, que nous possédons Berlioz ; César Frank n'arrive pas à la réputation d'un Richard Strauss, et Camille Saint-Saëns représente le suprême échelon auquel se soit hissé le public américain. On est arrivé à imposer Debussy sur certains programmes de concerts ; mais la popularité n'est pas venue à l'auteur de *Pelléas*. Quant à M. Gabriel Fauré, il demeure ignoré.

D'où vient cette méconnaissance de notre musique moderne ? On peut affirmer que la médiocrité de certaines œuvres de théâtre qui ont franchi l'Océan est la principale raison de la méfiance américaine à l'égard de notre art français. Il est des éditeurs qui n'ont pas encore compris que notre exportation de musique dramatique devait être de premier ordre ou ne pas être.

Nos compositeurs actuels excellent dans le domaine de la symphonie ou de la musique de chambre. Mais leurs efforts n'ont eu qu'un retentissement national ; leurs éditeurs n'ont fait, pour répandre cette musique, qu'une propagande insuffisante. Voyez par exemple ce que l'apostolat des parrains de Richard Strauss, ce que le bruit à propos de la naissance d'une œuvre quelconque de l'auteur de *Salomé* ont pu accomplir pour solliciter la curiosité par-delà les mers.

Il est permis d'espérer que l'initiative du comité fondé à New-York va faire cesser l'ostracisme qui pèse sur la musique française.

Louis SCHNEIDER.

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Et Victor Hugo ?...

Dimanche, la matinée était consacrée à Alfred de Musset, dont la Comédie a représenté ces derniers mois la plus grande partie de l'œuvre dramatique, le soir, on jouait *le Duel* de M. Henri Lavedan, très fréquemment affiché, ainsi que *le Marquis de Priola*. Hier, on redonnait *Pour la Victoire* et *le Monde où l'on s'ennuie*. Molière, un moment délaissé, triomphe maintenant avec tous ses grands chefs-d'œuvre. Corneille et Racine sont sur la brèche depuis le début de la guerre. Dès qu'on signale à l'horizon le train ramenant Féraudy à Paris, où il vient passer quelques semaines, on annonce aussitôt *les Affaires sont les affaires*, en attendant *le Voyage de Monsieur Perichon*, *Blanchette*, etc... *La Marche nuptiale* de M.

Henri Bataille nous est présentée régulièrement trois ou quatre fois par mois...

Victor Hugo reste en exil !

En 1915, nous avons assisté à quelques représentations de *Ruy Blas* ; en février-mars 1916, on nous a donné trois fois un spectacle composé de fragments des œuvres de Hugo, à l'occasion de son 114^e anniversaire... Et nous voici à la veille de la célébration de l'anniversaire de 1917 ! Que va-t-on nous offrir ce 25 février ? *Angelo* ou *Lucrèce Borgia* ? *Les Trouvailles de Gallus* ou bien... *Mangeront-ils ?* Ne pensez-vous pas que ce dernier titre serait en ce moment d'une piquante actualité ?

Emile MAS.

La première de ce soir. — A la Gaité, *la Châtelaine*, comédie en quatre actes de M. Alfred Capus, avec M. Lucien Guity.

Opéra. — Jeudi, 7 h. 30, *Thaïs*.
Comédie-Française. — 7 h. 45, *le Stradivarius*, Phèdre.
Opéra-Comique. — Mardi, 7 h. 30, *Marouf*.
Odéon. — Relâche.
Théâtre-Lyrique. — 8 h., *Véronique*.
Antoine. — 8 h. 30, *le Crime de Sylvestre Bonnard*.
Bouffes-Parisiens. — 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*.
Gaité. — 8 h., *la Châtelaine* (première).
Grand-Guignol. — 8 h. 30, *les Yeux de Warmeloo*.
Th. Edouard-VII. — 9 h., *Son petit frère* (sauf vendredi).
Gymnase. — 8 h. 30, *la Veille d'armes*.
Nouvel-Ambigu. — 8 h. 30, *Mam'zelle Nitouche*.
Th. Michel. — 8 h. 45, *l'Accord parfait, Je te jette par la fenêtre*.
Palais-Royal. — 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Cluny. — 8 h. 15, *Une nuit de noces*.
Porte-Saint-Martin. — 7 h. 30, *Cyran de Bergerac*.
Apollo. — Relâche. Vendredi, *Mam'zelle Vendémiaire*.
Athénée. — 8 h. 30, *Chichi*.
Capucines (tél. Gut. 56-40). — 8 h. 30, *Crème-de-Menthe*.
Allô : revue ; *la Clef ; Aux chandelles*.
Réjane. — Jeudi, *A l'abri de la loi*.
Renaissance. — 8 h., *la Guerre et l'Amour*.
Sarah-Bernhardt. — 8 h., *l'Aiglon* (sauf lundi, mercredi et vendredi).
Scala. — 8 h., *la Dame de chez Maxim*.
Variétés. — 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS

Olympia (Central 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Ba-Ta-Clan. — 8 h. 30, *l'Anticafardiste*, revue.

CINÉMAS

Gaumont-Palace. — Aujourd'hui, demain et mercredi, *Index* (la Meute fantastique). Places : 0 fr. 30 à 1 fr. A 8 h. 15, même programme (prix ordinaires).

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain mercredi 7 février, à 2 h. 1/2 : *La Fontaine et la comédie humaine* (8^e leçon) conférence par M. Jean Richepin, de l'Académie française.

HOTEL de PARIS à MONTE-CARLO RÉPUTATION MONDIALE

COMMENT NOURRIR MIEUX NOS BLESSÉS



Afin d'obtenir le maximum de confort pour les blessés et les malades de la guerre, la Croix-Rouge britannique a décidé d'organiser une série de cours pour ses infirmières chargées de la cuisine, cours relatifs à la meilleure préparation des aliments des hôpitaux et des cantines. La première leçon — nous en donnons ci-dessus une photographie — a été donnée hier de 2 à 4 heures, avenue d'Iéna.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 6 FÉVRIER 1917

34

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

DEUXIÈME PARTIE

LES VOIES TRAGIQUES

V

Où M. Saturnin tombe pour la dernière fois

— N'approchez pas ! criait Joris...
— Arrière ! Arrière ! riposta le feldwebel...
Le caissier avait pris Germaine dans ses bras et la tenait étroitement serrée.
— Vous ne l'aurez pas... balbutiait-il. Plutôt mourir !
La petite fille hurlait.
— Finissez-en ! commanda Weimer.

Deux soldats s'avancèrent pour prêter main-forte au feldwebel.
L'un d'eux arracha violemment l'enfant des bras de son protecteur.

Et comme le brave homme s'élançait, fou de douleur et de colère, pour essayer de la reprendre, l'autre soldat saxon, froidement, lui enfonce sa baïonnette dans le ventre...

M. Saturnin tomba sans pousser un cri. Son corps roula à côté de celui du sergent Evans, resté pantelant au pied du mur.

Pendant ce temps, le feldwebel entraînait Germaine, à laquelle maintenant s'accrochait Joris avec l'énergie du désespoir...

Weimer restait seul sur le théâtre du drame avec ses soldats.

Sa face de traitre rayonnait de satisfaction. Il s'approcha du cadavre de son ancien caissier, le poussa du pied en murmurant :

— Le bonhomme a son compte... Il n'en réchappera pas.

Puis d'un geste il rassembla ses troupes, commanda :

— En avant ! Par file à gauche... marche ! Et toute la compagnie boche, l'espion en tête, se dirigea vers le sud du village...

Car la bataille reprenait. Les Anglais qui avaient reçu un renfort de troupes françaises revenaient à la charge...

Leurs obus pleuvaient déjà sur les barrages établis en toute hâte par l'ennemi. Leur mitraille passait en rafales, sur les ruines des maisons et sur le clocher de l'église écroulé en partie...

A chaque minute, à chaque seconde, leurs lignes se rapprochaient... On distinguait déjà les cris des tommites.

— Forward ! Forward ! Hurrah !
Par dessus tout, vibrant, frémissant, furieux, éclatait la voix des clairons français lançant la charge...

La mont'ras-tu la côte... ?
La mont'ras-tu la côte ?
Y a la goutte à boire là-haut,
Y a la goutte à boire !

Oui ! par dessus tout. Malgré le fracas des détonations et des explosions, l'écrasement des toits et des murs, les vociférations des blessés et des combattants, c'étaient les notes des clairons français, leurs voix de tempête qui dominaient clament la gloire...

Les Boches l'avaient reconnue cette victoire es-

sayer de s'arrêter, de tenir... Ils pliaient devant la ruée féroce et furieuse des baïonnettes. . . .

... Au milieu de ces rumeurs, de ces bruits, de cet épouvantable tapage, le vieux caissier avait pour un moment — le dernier sans doute — recouvré ses sens et rouvert les yeux.

Sa blessure le faisait horriblement souffrir. Il avait peine à rassembler ses idées, il gémissait :

— Mon Dieu ! Je vais mourir... Mourir sans avoir pu sauver cette pauvre petite Germaine... sans avoir pu faire jusqu'au bout mon devoir... rendre l'enfant à sa mère... Que faire à présent... Mes forces diminuent. Mon sang coule... Je n'ai plus le temps... Si je pouvais au moins avertir Mme Madeleine... lui faire connaître où se trouve sa fille... Mais à qui m'adresser... Je ne puis plus bouger... Je râle...

Il avait à peine prononcé ces derniers mots qu'une main pressait les siennes et que le sergent Evans se penchait sur lui...

— Oh ! prononçait le sergent. Pauvre vieil homme... Permettez-moi, si je puis, de vous rendre le service...

La figure de Saturnin s'éclaira.

— J'étais là, blessé et couché aussi contre le mur à côté de vous, reprit le sergent. J'ai entendu en faisant le mort toute la vilaine histoire. Mais peut-être *you speak english, sir ?*

— Yes, murmura le pauvre homme. Et il continua en anglais :

— A Paris, j'étais employé dans l'industrie et je faisais la correspondance dans votre langue...

Il s'arrêta, épuisé, la bouche tordue par une douleur atroce...

— Tenez, fit le sergent, en lui tendant son bidon plein de rhum. Buvez un peu. Ça vous soulagera. Le vieux caissier avala quelques gorgées de la liqueur réconfortante.

— Ah ! dit-il ensuite au sergent, il est temps que

FAITS DIVERS

Quadruple asphyxie accidentelle. — Hier matin, à 7 heures, quatre personnes ont été trouvées à demi asphyxiées dans un logement situé au rez-de-chaussée, 10, rue Lantiez : Mme Joséphine Géronomini, vingt-sept ans ; sa fille, Angèle, deux ans ; son frère, Jean Vantarini, trente-cinq ans, et la femme de ce dernier. Après avoir reçu les premiers soins, elles ont été transportées, dans un état très grave, à l'hôpital Bichat.

Cet accident a été déterminé par des émanations d'acide carbonique provenant d'un radiateur à gaz.

Un coup de filet. — Le 28 janvier dernier, au cours d'une rixe dans un débit, à Fontenay-sous-Bois, entre des individus qui jouaient à la « passe-anglaise », dix de ceux-ci furent tués et un troisième grièvement blessé.

Les recherches du service de la Sûreté ont abouti, hier, à l'arrestation de deux des meurtriers, les nommés Bachmann, vingt-trois ans, plombier, et Louis Rotelli, dix-neuf ans, sans profession, qui tous deux, ont fait des aveux.

Au cours d'une perquisition faite par M. Tanguy, chef-adjoint de la Sûreté, rue du Mont-Viso, au domicile d'une femme Rodet, qui était en relations avec la bande, on a découvert, caché sous le lit, un nommé Dupin, déserteur du 127^e de ligne.

LES SPORTS

AVIATION

Une distinction méritée. — L'inspecteur général des écoles d'aviation, le lieutenant-colonel Girod, député du Doubs, vient d'être promu officier de la Légion d'honneur. Rappelons que c'est au lieutenant-colonel Girod que l'on doit l'organisation des écoles d'aviation où se formèrent, depuis la guerre, nos valeureux héros de l'air.

La Bourse de Paris

DU 5 FEVRIER

La rupture des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et l'Allemagne n'a pas produit grand effet sur notre Bourse, qui est demeurée aujourd'hui aussi calme que précédemment, la fermeté restant toujours la note dominante dans l'ensemble. Parmi nos rentes, notons une avance de 0 fr. 10 sur le 5 0/0 à 87,60, tandis que le 3 0/0 se retrouve à 62,25.

Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure, assez offerte, est inchangée. Les Russes ont des fortunes diverses. Peu ou pas de transactions aux sociétés de crédit.

Du côté de nos grands Chemins, le Nord s'est avancé à 1.350 ; P.-L.-M., Orléans peu modifiés. Pas de transactions sur les lignes espagnoles.

Cuprifères calmes : Rio, 1.740. En banque, les industrielles russes sont en reprise, de même les valeurs de caoutchouc.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,70 ; Suisse, 115 1/2 ; Amsterdam, 222 ; Petrograd, 160 ; New-York, 553 1/2 ; Italie, 92 1/2 ; Barcelone, 610.

ÉPARGNEZ le 1/3

de votre COMBUSTIBLE

en employant l'OXYCARBONE

qui donne une combustion complète réduit la production des mâchets détruit les mauvaises odeurs.

Quantité pour 1.000 kilogr. de combustible, 3 fr. 50 (coût u. gare. Ecrire Jos. MARCHEL, 94, r. St-Lazare, Paris).

je vous dise quel dernier service vous pouvez me rendre, car je me sens mourir... Vous avez vu l'horrible scène qui vient de se passer ici ? Vous avez entendu...

— J'ai vu et entendu. Je connaissais aussi la petite fille, miss Germaine, car je m'étais chargé de la conduire à l'arrière...

— Cette petite fille a une mère.

— Je sais, une mère qui habite Paris.

— Eh bien !... je voudrais que cette mère soit prévenue... qu'elle sache que si je n'ai pas pu accomplir mon devoir et sauver sa fille c'est que je suis mort... Je désirerais aussi qu'on la renseigne sur le sort de l'enfant, qu'on lui dise : « Votre petite Germaine, arrachée des bras de votre vieux caissier par votre ancien mari, l'espion Weimer, a été remise aux mains de sa sœur Charlotte et conduite à Liège. »

— Je vous promets que la commission sera faite.

— Vous le jurez ?

— Sur l'étendard du Royal Kent Fusiliers, mon régiment, je vous le jure.

— Avez-vous un crayon... un bout de papier ?

— Oui ! Voilà !...

— Donnez vite... Je ne sais pas si j'aurai la force d'écrire...

C'est à peine, en effet, si le brave homme put tracer d'une main tremblante l'adresse de Madeleine.

En remettant le papier au sergent, un hoquet violent le prit. Sa figure se contracta, ses yeux devinrent fixes. Ses membres se raidirent et le dernier soupir s'échappa de sa poitrine. M. Saturnin, ancien caissier de la maison Bernandois, était mort, mort en brave, sur le champ d'honneur.

Le sergent Evans lui ferma les yeux.

Puis comme à ce moment même les Anglo-Français envahissaient le village reconquis sur les Boches, il se traîna jusqu'au premier poste de secours.

— Une balle dans la tête... murmurait-il. Ça n'est

APPARTEMENTS MEUBLES

Si vous cherchez un appartement, louez-en un non meublé et adressez-vous à la Maison JANIAUD qui le meublera à votre goût et en fera l'installation complète en location.

Maison spéciale, fondée en 1880, rue Rochechouart, 61.

TOUX PASTILLES BRACHAT CATARRHES

Goulets par les

Maladies de la Femme

LE RETOUR D'AGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du RETOUR D'AGE.

Les symptômes sont bien connus.

C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étirent la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire une cure avec la



Exiger ce portrait

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme et, ce qui est pis encore, la mort subite. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancers, Métrites, Fibromes, Maux d'estomac, d'intestins, des Nerfs, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury, dans toutes les Pharmacies : le flacon 4 fr. ; franco gare 4 fr. 60. Les 3 flacons franco gare contre mandat-poste 12 fr. adressé à Pharm^{ie} Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Bien exiger la VÉRITABLE JOUVENCE de l'Abbé SOURY car elle seule peut vous guérir

(Notice contenant renseignements gratuits). 287

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

CAPSULES

DE

MORRHUOL

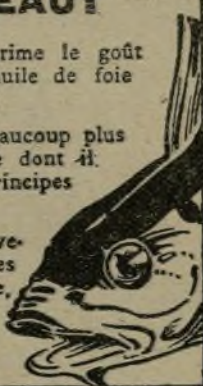
CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES



2^e Foire de Lyon

du 1^{er} au 15 Mars 1917.

Ouverte aux vendeurs et acheteurs de France, des pays alliés ou neutres.

95 Millions d'Affaires en 1916

avec 1340 Maisons participantes.



Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

rien pour un homme qui a le crâne solide. Et Dieu sait si les soldats d'Angleterre sont solides de tête et de cœur !

VI

Dans les serres de la harpie

Le feldwebel Heinrich était bien le modèle des sous-officiers allemands.

Brutal, obstiné, féroce, il obéissait à la discipline et à la consigne.

Mais son intelligence bornée ne se haussait pas au-dessus.

Nous avons déjà vu que pour mieux se graver les ordres dans la mémoire il était obligé d'en répéter le texte mot à mot.

En arrivant devant l'auberge, naguère occupée par les officiers anglais et où stationnait à présent l'auto de Weimer — une superbe Mercedes — le feldwebel fut d'abord tout surpris de constater qu'au lieu d'amener un enfant il en avait amené deux.

Car Joris avait suivi Germaine, entêté dans l'idée de partager son sort...

Et il se tenait à côté de sa petite amie, l'air crâne, résolu...

— J'irai où tu iras, lui disait-il. Je n'ai plus que toi à chérir sur la terre. Quoi qu'il arrive, je ne te quitterai plus.

Le sous-officier, qui ne savait pas le français, n'entendait pas les paroles de Joris...

La rapidité de la scène qui avait précédé l'assassinat du vieux caissier et sa conclusion tragique lui avaient fait vaguement oublier la formule exacte des ordres...

— Je sais bien, monologuait-il, que je dois me diriger vers Liège et me rendre chez une dame nommée Charlotte Weimer. Mais dois-je emmener un seul enfant ou me faut-il en convoyer deux ?

En regardant Joris qui tenait maintenant Ger-

maine étroitement embrassée en la couvrant de caresses, il raisonna :

— Parbleu ! Ces deux enfants sont frère et sœur. Or, du moment qu'ils sont frère et sœur, ce qui est ordonné pour l'un doit aussi l'être pour l'autre...

L'idée de s'en assurer en retournant demander au major Weimer un complément d'instructions lui vint alors à l'esprit.

Mais il la repoussa.

D'abord parce qu'il se targuait, lui, Heinrich Müller, de ne jamais se faire répéter deux fois la même consigne.

Ensuite, parce qu'il craignait de se faire traiter d'imbécile et d'attraper, par dessus le marché, huit jours de prison.

Comme on connaît ses chefs on les honore.

Le major Weimer ne passait pas pour un homme aimable avec ses inférieurs.

C'est pourquoi, dès que Germaine fut installée dans l'auto et qu'il eut constaté que, délibérément, sans en demander la permission, Joris s'y installait à ses côtés, le feldwebel n'hésita plus.

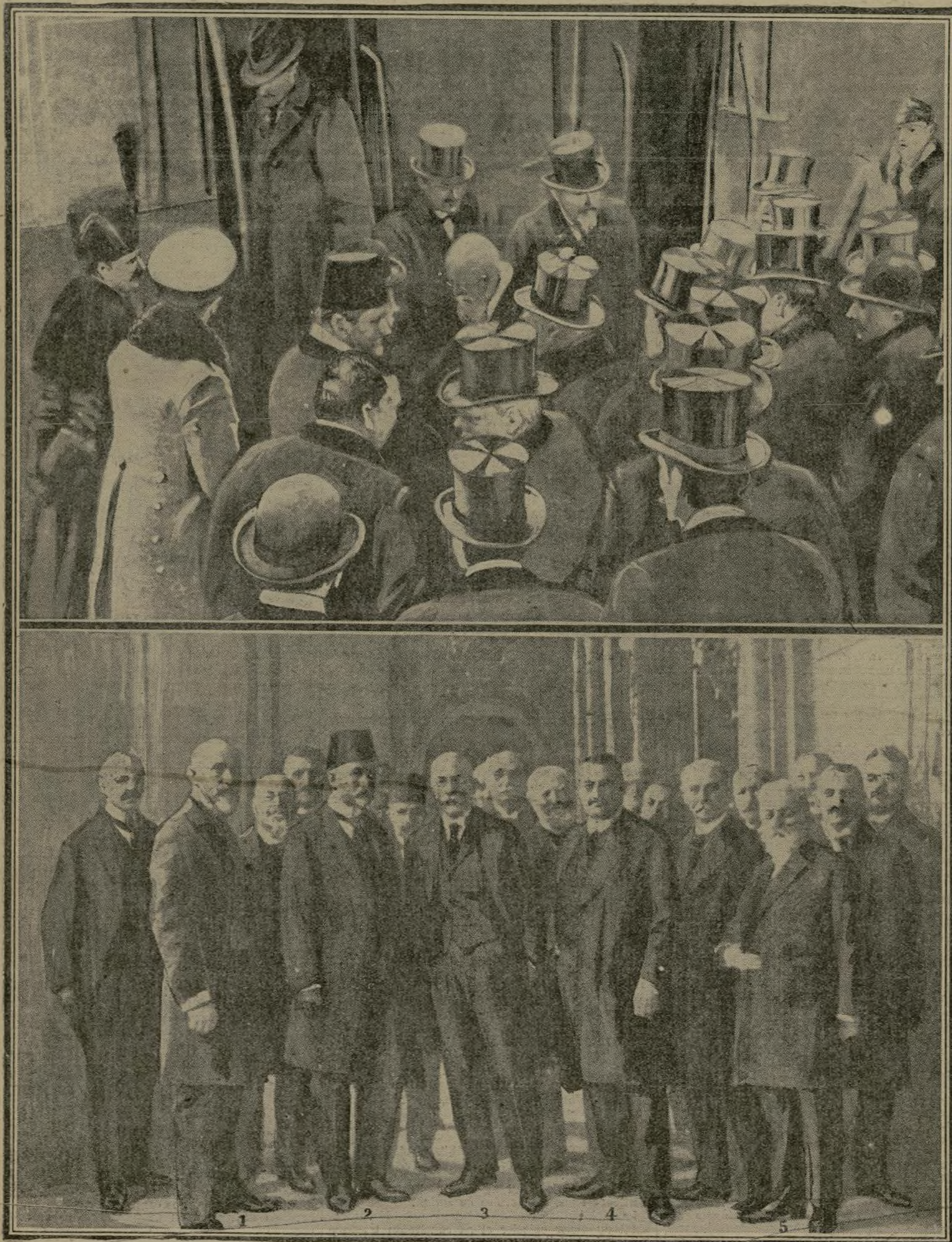
Il grimpa à côté du chauffeur et lui commanda de filer vers Liège à toute vitesse, car déjà sur le village les obus anglo-français commençaient à pleuvoir.

— Si j'ai commis une gaffe, pensait-il... le major Weimer mettra toujours un certain temps à s'en apercevoir... D'ailleurs, qui vivra verra !...

L'automobile roula sur une route encombrée de camions et de fourgons, chargés de vivres, de munitions, d'outils de campagne... Les convois, escortés de uhlans ou de pionniers, se suivaient presque sans interruption. Des voitures de toute sorte, autos, berlines, cabriolets, phaétons, charrettes de paysan réquisitionnées, se mélangeaient sans art, mais dans le plus grand ordre. Des convois de blessés et des voitures d'ambulance s'intercalaient dans la masse de tous ces véhicules.

(A suivre.)

La réunion à Berlin des présidents des Parlements des Empires centraux



Les représentants des Parlements des quatre nations ennemies viennent de se réunir à Berlin. Les voici reçus à la gare par le docteur Kaempf, président du Reichstag, puis au cours d'une réception à l'Hôtel de Ville de Berlin : 1. Le vice-président de la Chambre hongroise, M. Simontsitz; 2. Le président du Parlement turc, Hadj-Adil bey; 3. Le bourgmestre de Berlin; 4. Le docteur Sylvestre, président de la Chambre autrichienne; 5. Le docteur Watschew, président du Sobranié bulgare.